

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les goinfres du Reichstag

L'abbé Wetterlé a vu, avant la guerre, les députés au Reichstag dévaliser les buffets officiels.

Généralement, le chancelier et ses collaborateurs reçoivent à neuf heures du soir, dans leurs salons officiels. Après avoir salué le maître de maison, qui se tient près de l'entrée, les invités se précipitent sur le buffet froid et le mettent au pillage. C'était toujours, pour moi, le spectacle le plus réjouissant. On eût dit, vraiment, que tous ces gens-là n'avaient pas mangé depuis huit jours, quand on les voyait mettre sur leurs assiettes des pyramides de victuailles. On faisait, en effet, queue devant la grande table, où se trouvaient les « délicatesses » les plus variées, depuis les jambons de Westphalie, jusqu'aux « gâteaux en arbre » de Berlin, et consciencieusement, chaque invité prenait de tous les plats, plaçant sans scrupules une tarte à la crème au-dessus d'une cuisse de poulet, pour ne pas faire grâce d'un seul plat à son hôte. Les domestiques étaient affolés, tant l'impatience des convives les mettait sur les dents.

Leur assiette remplie, les députés s'installaient à de petites tables, quand ils en trouvaient de libres, sinon ils dévoraient voracement, debout, leur pitance variée. Puis, la ruée vers le buffet à vins et à liqueurs.

J'ai gardé le souvenir attendri d'un Bava-rois, et non des moindres, qui s'était, un soir, incrusté devant la table à champagne et qui, d'un geste automatique, retendait sa flûte au labyrinthe médusé, dès que, d'une lampée, il en avait avalé le contenu. Cela dura une bonne demi-heure. Quand la soif inextinguible de ce buveur émérite fut enfin calmée, ses jambes flageolaient; mais personne ne s'en émut, car, en Allemagne, l'ivrognerie n'a rien de dégradant.

Qu'on ne m'accuse pas d'exagération. Mes collègues d'Alsace-Lorraine qui, tous, dinaient avant d'aller aux réceptions officielles, s'amusaient, comme moi, de ces ignobles goinfries. Ne vîmes-nous pas, un soir, quelques collègues allemands remplir leurs poches de cigares! Ils riaient à gorge déployée en se livrant à ce pillage, qu'ils trouvaient très drôle.

Nous avions organisé, il y a six ans, une dégustation des vins d'Alsace-Lorraine au Reichstag.

Par notre séance de dégustation, nous voulions prouver que nos vins valaient largement, comme couleur, comme goût et comme bouquet, ceux du Rhin et de la Moselle. Quinze cents bouteilles furent servies, ce soir-là, à environ trois cents membres du Reichstag et du Bundesrath. Elles furent consciencieusement vidées. Inutile d'ajouter que, vers minuit, la grande galerie du palais parlementaire était extraordinairement animée. Quand, à une heure, je sortis du Reichstag, en compagnie de M. de Posa-

dowsky, secrétaire d'Etat à l'intérieur, je rencontrai, dans le Thiergarten, un de mes collègues qui tenait le tronc d'un bouleau dans ses bras et lui faisait un discours impressionnant. Le vin d'Alsace-Lorraine avait obtenu le plus légitime succès, d'ailleurs, purement éphémère, car pas une seule commande ne récompensa les sacrifices de nos viticulteurs.

Abbé WETTERLÉ.

Les généraux blessés

Le général Maunoury reçoit la médaille militaire et le général de Villaret est nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Le Président de la République, accompagné du général Duparge, a passé la journée du 12 mars aux armées de l'Aisne. Il a rendu visite au général Maunoury, blessé dans les circonstances que l'on sait, et lui a remis, sur la proposition du général Joffre, la médaille militaire.

Le 15 mars, le ministre de la guerre s'est rendu auprès des généraux Maunoury et de Villaret, dont l'état est aujourd'hui, nous sommes heureux de l'annoncer, des plus satisfaisants. Au nom du Président de la République, M. Millerand a remis la croix de commandeur de la Légion d'honneur au général de Villaret.

PAROLES FRANÇAISES

La Prusse est faite à l'image de sa royauté, la plus fourbe, peut-être, que le monde ait vue. Carthage était naïve auprès de ce gouvernement sans foi ni loi, sans conscience ni miséricorde, à qui tous les moyens sont bons pour prendre et pour réussir. Le mépris des traités, la violation des serments, les attentats aux droits, les embûches et les coups de main politiques sont depuis deux siècles les jeux de ses princes.

Frédéric II y mettait du moins un sans-gêne cynique: il trahissait le front haut, mentait à tue-tête et ne tartuffait pas ses rapines. Dans ses mémoires, il avoue franchement l'iniquité de sa conquête de la Silésie. « L'ambition, dit-il, l'intérêt, le désir de faire parler de moi l'emportèrent, et je décidai la guerre. »

Quand il s'est emparé de la maison du voisin, ce Tartuffe en bottes fortes tombe hypocritement à genoux, se signe de sa main sanglante et rend grâce à Dieu des armées. Quoi de plus révoltant que sa dévotion à ce Dieu prussien dont il a fait un atroce fétiche, qu'il nourrit d'exterminations, auquel il fait dicter ses parjures, et qu'on ne peut se représenter que sous la forme du Moloch punique ou de ce Teutatès germain qu'on gorgeait de la chair des hommes?

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Barbares et Bandits, 1871.)

Faits de guerre

DU 13 AU 16 MARS

En Belgique, dans la région de Lombaertzyde, notre artillerie a très efficacement bombardé les ouvrages ennemis. Dans la nuit du 11 au 12 mars, nous avons enlevé un fortin à une centaine de mètres de nos tranchées de première ligne; l'ennemi a essayé de le reprendre dans la journée du 15; il a été repoussé, laissant une cinquantaine de morts sur le terrain. Nos pertes ont été insignifiantes.

Dans la journée du 13, une escadrille anglaise a bombardé Westende et obtenu d'excellents résultats.

L'armée belge a continué à progresser dans la boucle de l'Yser; son artillerie, appuyée par notre artillerie lourde, a détruit le point d'appui organisé par les Allemands au cimetière de Dixmude. Dans la journée du 15 mars, elle a consolidé les résultats obtenus précédemment.

L'ennemi a bombardé de nouveau Ypres le 13 mars; il y a eu plusieurs victimes dans la population civile.

L'armée britannique a poursuivi ses opérations dans la région de Neuve-Chapelle. Le 12 mars, après avoir repoussé deux fortes contre-attaques, les troupes anglaises se sont emparées de la partie des lignes allemandes sise entre le hameau de Piètre et le moulin du même nom; en fin de journée, elles ont franchi le ruisseau des Layes, qui coule parallèlement à la route de Neuve-Chapelle à Fleurbaix, entre cette route et Aubers, enlevant dans cette région plusieurs tranchées ennemies; elles ont atteint la route dénommée rue d'Enfer, qui se dirige au sud-est vers Aubers et dessert un faubourg de cette localité, et elles se sont emparées de plusieurs maisons organisées défensivement au sud-ouest de Piètre. C'est un succès tout à fait complet pour nos alliés, qui ont avancé sur un front d'environ 3 kilomètres et une profondeur de 1,200 à 1,500 mètres, repoussant d'incessantes contre-attaques menées avec une extrême violence et faisant 1,720 prisonniers; d'après les déclarations de ceux-ci, et les observations faites sur le champ de bataille, les pertes des Allemands doivent être évaluées à près de 10,000 hommes. L'artillerie lourde et de campagne anglaise a très efficacement préparé et soutenu l'action vigoureuse de l'infanterie; elle a été appuyée à droite et à gauche par le feu de nos batteries, de nos mitrailleuses et de notre infanterie.

Les troupes anglaises ont occupé également le 12 mars le hameau de l'Épinette, à 3 kilomètres à l'est d'Armentières. Dans la soirée du 14, elles ont été très violemment attaquées à Saint-Eloi, au sud d'Ypres, et ont dû évacuer le village; elles l'ont repris le lendemain; elles ont également reconquis les tranchées au sud-ouest du village et obligé l'ennemi à évacuer les tranchées

au sud-est, complètement bouleversées par l'artillerie.

Dans la région d'Arras, le 15 mars, une très brillante attaque de notre infanterie nous a permis d'enlever d'un seul bond trois lignes de tranchées sur l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette et d'atteindre le rebord du plateau. Nous avons fait une centaine de prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers et sous-officiers, détruit deux mitrailleuses et fait exploser un dépôt de munitions. Plus au sud, à Ecurie et Rolincourt, près de la route de Lille, nous avons fait sauter plusieurs tranchées allemandes et empêché l'ennemi de les reconstruire.

Dans la région d'Albert, au Carnoy, l'ennemi a fait sauter à la mine une de nos tranchées et a occupé l'entonnoir; nous l'avons repris, puis reperdu; une seconde contre-attaque nous a permis de reconquérir la position, où nous nous sommes maintenus; nous avons réussi à remettre en état toute notre organisation défensive.

Sur le front de l'Aisne, notre artillerie a déployé une grande activité; notamment près de Vassens, au nord-ouest de Nouvron, elle a réussi à prendre sous son feu deux compagnies ennemies, qui ont subi de très fortes pertes. Les Allemands ont de nouveau bombardé la cathédrale de Soissons et le quartier environnant.

Au nord de Reims, en face du bois de Luxembourg, l'ennemi a tenté sans succès de s'emparer d'une de nos tranchées avancées; il s'est vengé de cet échec en bombardant de nouveau la ville.

En Champagne, nos progrès continuent. Dans la soirée du 11 mars, nous avons enlevé, en avant de la croupe au nord-est de Mesnil, plusieurs tranchées ennemies. Dans la journée du 12, nous avons avancé sur les pentes nord de cette croupe; plus à l'ouest, parallèlement à la route de Tahure, nous avons occupé des tranchées. Dans la journée du 13, nous avons repoussé deux contre-attaques et poursuivi l'ennemi en lui prenant de nouveaux ouvrages; dans l'un d'eux nous avons trouvé une centaine de morts et du matériel. La journée du 14 a été employée à assurer notre installation sur les lignes de crête enlevées à l'ennemi et à consolider notre nouveau front par des progressions sur divers points. Le 15, nous avons recommencé à gagner du terrain au nord-ouest de Souain et au nord-est de Perthes; nous avons repoussé deux contre-attaques en avant de la croupe 196 au nord-ouest de Mesnil et élargi nos positions dans ce secteur. Nous avons fait chaque jour des prisonniers, parmi lesquels des officiers.

En Argonne, l'ennemi a tenté, le 13 mars, une attaque contre nos lignes au Four-de-Paris. Elle a été arrêtée net. Le lendemain, entre le Four-de-Paris et Bolante, nous avons enlevé 300 mètres de tranchées ennemies en faisant des prisonniers, dont plusieurs officiers. A trois reprises, l'ennemi a violemment contre-attaqué; il a été chaque fois repoussé avec pertes. Dans la journée du 15, il a recommencé deux fois l'opération, sans plus de succès. Dans la région de Bagatelle, nous avons démoli un blockhaus, nous avons occupé l'emplacement et nous nous y sommes maintenus en repoussant deux contre-attaques de l'ennemi. A Vauquois, une brillante action de notre infanterie nous a rendus maîtres de la partie ouest du village où l'ennemi se défendait encore; de nombreux prisonniers sont tombés entre nos mains.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la suite des déblaiements effectués par nous sur le terrain conquis aux Eparges, nous avons trouvé de nouvelles mitrailleuses allemandes, ce qui porte à quatre le nombre

de ces engins perdus par l'ennemi sur ce point. Un élément de tranchée où l'ennemi avait réussi à prendre pied dans la soirée du 14 mars a été repris par nous le lendemain. Le 14, l'ennemi a tenté une attaque qui a été arrêtée net par notre feu.

Au bois Le Prêtre, nord de Pont-à-Mousson, le 13 mars, l'ennemi a tenté sans succès de déboucher de ses lignes; le 14, il a fait sauter à la mine quatre de nos tranchées qui ont été complètement détruites et réussi à y prendre pied après l'explosion. Mais nous avons aussitôt contre-attaqué et repris les deux premières, ainsi que la moitié de la troisième; le lendemain, nous avons repris le reste des tranchées ou plus exactement leur emplacement, car les organisations défensives avaient été complètement bouleversées par les explosions.

Au Hant-de-Ricourt, entre le bois Le Prêtre et Pont-à-Mousson, nous avons facilement repoussé une attaque.

En Lorraine, nos patrouilles ont occupé, le 13 mars, Einberménil, à l'ouest d'Avricourt. Au Chamois, au nord de Badonviller, nous avons arrêté net, par notre feu, une attaque tentée par l'ennemi.

Dans les Vosges, au Reichackerkopf, pendant la nuit du 11 au 12 mars, nous avons repoussé une attaque et gagné 200 mètres de terrain. Le lendemain, l'ennemi, après un bombardement violent, a essayé de récupérer le terrain perdu. Cette tentative a abouti à un échec sérieux. Le 15 mars, sur les pentes sud du grand Reichackerkopf, l'ennemi nous a enlevé une tranchée que nous avons reprise en faisant des prisonniers.

RUSSIE

Officiel. — Entre le Niemen et la Vistule, les combats se poursuivent dans la vallée de l'Orjitz et dans la région de Prasnich. Les tentatives faites par l'ennemi ont été repoussées et nous avons progressé sur tout le front. Le 13 mars, nos troupes ont fait une contre-attaque au cours de laquelle elles se sont emparées de plusieurs villages.

L'artillerie d'ossovietz a démonté plusieurs grosses pièces des batteries de siège installées à portée efficace du tir de la forteresse.

Sur la rive gauche de la Vistule, la situation est sans changement.

Dans les Carpathes, une violente tempête de neige persiste.

Dans la région du col de Lomkow, nous avons progressé et nous avons fait plus de 600 prisonniers, dont 14 officiers; nous avons pris 6 mitrailleuses.

Sur le front Rabbe-Rastzieff-Studenne, les Autrichiens continuent leurs tentatives pour enfoncer notre front, mais ils essuient de grosses pertes.

Dans les régions de Koziocka et de Rozenka, les Allemands ont renouvelé sans interruption de violentes attaques contre nos troupes. Ces attaques ont pourtant été repoussées partout avec des pertes considérables pour l'ennemi.

Dans une contre-attaque, nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers.

En Galicie orientale, nous avons repoussé facilement des attaques répétées de l'ennemi, près du village de Nezviska, sur le Dniester.

Au cours de cette affaire, un bataillon autrichien a été complètement mis en déroute par une contre-attaque de nos troupes.

Un assaut livré inopinément nous a rendus maîtres de positions ennemies, près du village de Malkowice, dans la région de Przemysl.

Un bataillon autrichien qui occupait ces positions a été fait prisonnier.

SUR MER

Le « Dresden » coulé : son équipage est fait prisonnier.

L'amirauté britannique annonce que, le 14 mars, à neuf heures du matin, les croiseurs anglais *Glasgow* et *Kent*, et le croiseur auxiliaire *Arana* ont rejoint le croiseur allemand *Dresden*, près de l'île Juan-Fernandez.

Après cinq minutes de combat, le *Dresden* avait abaissé son pavillon et déployé le drapeau blanc. Le croiseur allemand avait subi de

graves dégâts, et le feu s'était déclaré à son bord. Peu de temps après, les soutes faisaient explosion et le *Dresden* coulait.

Les navires britanniques n'ont éprouvé aucune perte et n'ont subi aucun dommage.

Quand les soutes aux poudres firent explosion, et que le *Dresden* s'abîma dans la mer, les navires anglais purent sauver l'équipage. Quinze marins allemands grièvement blessés ont été débarqués à Valparaíso.

A l'assaut de Vauquois

Les Allemands étaient à Vauquois, village situé à la lisière est de l'Argonne, depuis la fin de septembre. Cette position avait pour nos adversaires l'inappréciable avantage de masquer leurs opérations au nord de Varennes et de leur permettre de ravitailler leurs troupes de l'Argonne, ainsi que les forces importantes qu'ils ont dans les bois de Cheppy.

De plus, Vauquois est un admirable observatoire. De là l'ennemi pouvait régler le tir de son artillerie à longue portée sur nos cantonnements de la vallée, nos routes de ravitaillement et nos mouvements de troupes.

Notre entrée dans Vauquois devait donc être pour nous du plus haut intérêt. Mais il était évident qu'elle nécessiterait de très grands efforts.

En effet, la position était devenue une véritable forteresse. De plus, les caves du village, creusées dans le roc, offraient à l'ennemi des abris à l'épreuve de l'artillerie de campagne.

Nos attaques précédentes avaient amené notre première ligne de tranchée à mi-pente de Vauquois, lorsque fut donné, le 23 février, l'ordre d'attaquer le village.

Le 1^{er} mars, tout le monde, officiers et soldats, est résolu à en finir. Quatre fois nous sommes montés à l'assaut de Vauquois; quatre fois nous avons été refoulés par les feux d'écluse des Allemands.

L'attaque est donc reprise à l'aube avec des effectifs plus importants.

A 14 heures, malgré le feu violent de l'adversaire, des éléments de trois régiments s'élancent hors des tranchées et recommencent l'ascension du plateau, effroyablement bouleversé.

Voilà nos hommes à la lisière de Vauquois. La persistance de leur effort, qui se poursuit sans interruption depuis vingt-quatre heures, impressionne visiblement l'ennemi, qui, au lieu de s'accrocher à ses tranchées de première ligne, les abandonne et se réfugie dans le village. Toutes les positions en avant des maisons sont en notre possession.

A quatorze heures trente-cinq, avec un élan superbe, nos bataillons pénètrent dans le village détruit et s'y installent en même temps qu'un combat corps à corps se livre dans les rues, entre les maisons en ruines.

A quinze heures, seize heures, dix-sept heures et dix-sept heures trente, quatre contre-attaques se produisent; elles sont repoussées. Nous nous installons fortement dans la grande-rue qui coupe Vauquois en deux parties, ayant infligé à l'ennemi de grosses pertes et fait deux cents prisonniers.

Pendant la nuit du 1^{er} au 2 nos hommes tentent deux attaques pour s'emparer du centre de résistance organisé par l'ennemi dans l'église, mais ces attaques se brisent à l'organisation qui a approfondi la grande rue, l'enfile par ses mitrailleuses et tire par les soupiraux des caves.

Une arrivée de renforts dans les tranchées à l'ouest du village est signalée; elle est aussitôt prise sous notre feu; aucune contre-attaque ne se produit. Nous maintenons nos positions.

La journée du 2 et celle du 3 sont surtout employées à reconstituer les unités et à consolider notre gain. L'ennemi n'attaque pas. Les Allemands sont visiblement fatigués, leur moral est atteint. Ils se cramponnent encore à ce qu'ils ont gardé du village, mais ils ne peuvent pas faire plus. De notre côté, nous avons hissé au sommet du plateau une pièce de canon qui inflige à l'ennemi, à courte distance, des pertes sensibles.

Pourtant, dans la nuit du 3 au 4, dans la journée du 5 mars, les Allemands tentent de nouvelles contre-attaques qui sont repoussées.

Depuis ce moment, l'ennemi renonce à nous chasser de Vauquois. Nous y sommes, nous y restons.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le drapeau sur l'arbre. — Il y a quelques semaines, les Allemands avaient, près d'Apremont (est de Saint-Mihiel), placé au sommet d'un arbre, devant nos lignes, leur drapeau national.

Un maréchal des logis et un brigadier de chasseurs à cheval résolurent de faire disparaître cet emblème.

Dans la nuit du 9 au 10, ils se glissèrent à travers le réseau de fils de fer ennemi jusqu'au pied de l'arbre, sans être entendus d'un poste allemand, voisin seulement de quelques mètres.

Au moyen de pétards explosifs, ils abattirent l'arbre et revinrent sains et saufs dans nos lignes en rapportant le fanion allemand.

En famille? — Une lettre trouvée sur un prisonnier et datée du 23 février contient le conseil suivant qui ne témoigne pas en faveur de l'ardeur patriotique de la population allemande : « Je ne te demande qu'une chose, ne fais pas plus que ton devoir ». Et l'auteur de la lettre, un Wurtembergeois, ajoute : « Vincent m'écrit aujourd'hui de Russie. Il dit que c'est terrible là-bas. Des champs entiers sont couverts de cadavres. Les troupes wurtembergeoises ont été jusqu'à présent durement éprouvées, car les Saxons sont très lâches et ont peur des canons ».

Cette dernière indication, qui révèle entre les corps d'armée des différentes parties de l'empire, des sentiments de médiocre sympathie et d'admiration, explique la continuité avec laquelle le grand état-major allemand, dans chacun de ses communiqués, cherche à mettre en valeur la conduite des troupes tant saxonnes, tantôt bavaroises, tantôt rhénanes.

Le conseil des prises. — Le *Dacia*, navire allemand, vendu à un Américain, a été récemment capturé par un bâtiment de guerre français. La question de savoir si la capture est valable sera tranchée par le conseil des prises.

Ce conseil se distingue de tout autre tribunal en ce que : 1^o il ne siège qu'en temps de guerre; 2^o sa composition est complexe, puisqu'il comprend à la fois des membres du conseil d'Etat, des ministres plénipotentiaires ou des consuls généraux, enfin des amiraux; 3^o il applique non seulement la loi française, mais les conventions internationales et les usages maritimes.

Les parties peuvent se faire représenter par des avocats au conseil d'Etat, mais il n'y a pas de plaideries.

La procédure tout entière est écrite. Le conseil des prises juge à huis clos. Pour chacune des affaires, un des membres du conseil établit un rapport et, en outre, un commissaire du Gouvernement donne des conclusions.

Il peut y avoir appel des décisions du conseil des prises devant le Président de la République statuant en conseil d'Etat.

Le conseil des prises a dès maintenant jugé le cas de six navires capturés; il compte en juger quatre autres ce mois-ci. Puis viendra l'affaire du *Dacia*.

Sur le quai. — Un Suisse qui a traversé les provinces rhénanes ces temps derniers, a rapporté de son voyage un carnet de route, dont nous détachons ce curieux feuillet :

« Cologne, onze heures du soir, sur la place de la Gare. Un régiment part pour le front. Quelques centaines de personnes sont venues accompagner les soldats, parmi lesquels on voit des hommes de tout âge. Une musique joue *Deutschland über alles*. La foule reste impassible, personne ne chante. Des femmes pleurent; l'une dit en sanglotant : « Il n'en reviendra pas la moitié ! »

Le bréviaire du soldat romain. — Voici d'après Vopiscus, historien du quatrième siècle, la traduction du bréviaire des soldats romains en campagne :

« Défense de prendre à autrui un poulet, de lui tuer une brebis.

« Défense d'enlever le raisin, de nuire aux récoltes, de détruire les moissons.

« Défense d'exiger du paysan l'huile, le sel et le bois.

« Que chacun fourbisse ses armes et montre des chaussures en bon état.

« Que chacun garde dans son baudrier la

CHOSSES VUES

LA GUERRE AU PARC MONCEAU

L'Emboscade

Quel que soit le courage des hommes, il est des jours où l'inclémence du temps les réduit à l'inaction. Aujourd'hui il pleut à seaux. En plus, Fifine est enrhumée et cette nuit Piston, qui hier soir avait mangé beaucoup de tarte aux pommes, a eu un peu mal au ventre. Donc, Tony et ses collaborateurs seront dans l'impossibilité ce matin de poursuivre leurs opérations parmi les solitudes infinies du parc Monceau, ses plaines herbeuses et les mystères de ses futaies.

Ils ne demeureront pas pour cela oisifs. Le vrai chef se reconnaît à ce qu'il sait utiliser les circonstances les plus défavorables. Sitôt ses leçons terminées, Tony, dans la salle d'étude transformée en salle de jeu, a commencé de faire faire l'exercice à ses hommes. Malheureusement l'homme Fifine était obligé de se mouvoir toutes les deux minutes, ce qui nuisait à la régularité des mouvements. L'œil vitreux, l'homme Piston manœuvrait avec mollesse, et soudain, d'un air très abattu, il s'est écrié. Il a donc fallu après un quart d'heure rompre les rangs.

Ayant constaté à la fenêtre que l'averse redoublait et qu'il fallait décidément renoncer à tout espoir de sortie, Tony a extrait du bahut ses boîtes de soldats de plomb. Et disposant sur la table un certain nombre de cahiers et de dictionnaires il étudie de savantes combinaisons stratégiques. Ainsi font tous les matins le général Joffre et son état-major. En trois quarts d'heure, par des procédés aussi simples que variés, Tony extermine Hindenburg, trois corps d'armée autrichiens et un nombre inimaginable de Turcs. Mais tout cela ne prend que trois quarts d'heure et il pleut toujours...

Si les troupes étaient repoussées, peut-être pourrait-on tenter quelque chose. Mais Piston s'est décidément retiré sous sa tente en tête à tête avec une tasse de camomille et ne reparaitra de la matinée. Et Fifine est allée prendre sa leçon de piano. Quoi de plus contrariant pour un chef d'armée que d'avoir la moitié de son effectif à faire des gammes? Réduit à ses seuls moyens, comment Tony tenterait-il quelque chose de sérieux? Un livre sur les genoux, il reste à bâiller à l'entrée de la salle d'étude, à suivre distraitemment par la porte entrouverte les allées et venues de Françoise, la femme de chambre, qui met le couvert...

Mais voici que soudain Tony tressaille. L'inspiration l'illumine. Hé bien, non! les intempéries elles-mêmes n'arrêteront pas son initiative. Ses forces sont trop réduites pour engager une action générale. A lui la guerre d'escarmouches. Ce va-et-vient incessant de matériel entre la cuisine et la salle à manger est une merveilleuse occasion de surprise. Par un coup de main hardi, il est possible de bousculer un convoi, d'infliger à l'ennemi des pertes sensibles. Pas de temps à perdre. Avec cette promptitude dans la décision qui est la marque des grands capitaines, Tony, étreignant d'une main son sabre de fer-blanc et de l'autre son pistolet de plomb, se poste à l'entrée de la salle d'étude, et, farouche, pantelant, guette l'instant...

Le voici. Porteuse du plateau où sont alignées les petites casseroles d'œufs pochés (quelle collection de marmites!), Françoise a franchi le seuil de la cuisine, chemine imprudente vers la salle à manger. Au moment où elle débouche à sa hauteur, Tony bondit avec un cri de guerre, exécute une attaque de flanc, s'accroche à ses jupes.

Telle est la vigueur, telle est la soudaineté

de l'offensive que son succès dépasse toute prévision. François pousse un cri de terreur, glisse, essaye vainement de se cramponner... Sur son bras le plateau bascule. Avec tout le chargement des marmites et un sinistre fracas, elle s'abat sur le parquet. La galerie entière est jonchée de son cadavre, de fragments de faïences et de harbouillages d'œufs. Il y a une mare glauque et jaunâtre jusqu'aux confins de la salle à manger.

Devant ce résultat foudroyant de sa manœuvre, Tony lui-même demeure interdit. Mais voici que de toutes parts, des pas se hâtent avec des exclamations. Dans quelques secondes, Maria la cuisinière, Mère, Madeleine elle-même arrivent sur les lieux. Quel que soit son courage, Tony n'ose braver cette concentration. L'instinct de la conservation est le plus fort. Il sent déjà la fessée lui mordre le derrière. Et brailant à pleins poumons, il détalé vers le fond de l'appartement.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

RIPOSTE AUX INCENDIAIRES

Les Allemands essayent de justifier la destruction de la cathédrale de Reims.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, leur répond à la Sorbonne.

Je viens d'avoir sous les yeux, a-t-il dit, le rapport dressé sur la demande du gouvernement de Berlin, par le conseiller intime du gouvernement, le docteur Paul Clemen. C'est la défense des criminels qui ont brûlé Senlis, détruit Reims, Arras et Soissons, après avoir brûlé Louvain. L'historien le plus impartial, même à l'heure de la paix, ne pourra pas trouver dans ce document une raison décisive ou une excuse valable.

Il s'agit de savoir si c'est volontairement et systématiquement que les batteries allemandes furent braquées sur la cathédrale de Reims, et si tout ce qui faisait sa parure est aujourd'hui irrémédiablement perdu. Nos ennemis ont produit, une fois de plus, cette affirmation qu'un poste d'observation était installé sur l'édifice et que des batteries d'artillerie étaient défilées derrière lui. Nous maintenons à cet égard les dénégations formelles du généralissime. Au surplus, il ne s'agit point seulement du premier bombardement, il s'agit de tentatives renouvelées depuis près de six mois qui aggravent, chaque jour, la situation du monument. Il y a quelques jours seulement que les voûtes furent crévées par des obus allemands.

Elle est encore debout, dit le rapport Clemen. « Les contreforts sont debout, la façade ouest s'élève comme auparavant, avec ses deux tours. » C'est vrai! Elle est encore debout! Elle est debout, comme sont encore debout les femmes auxquelles les compatriotes du docteur Clemen ont arraché les seins, ou comme les enfants auxquels ils ont coupé les poignets... Souhaitons qu'elle demeure avec ses cicatrices dans un pays où, trop souvent, nous oublions trop vite. Elle restera comme le témoin accusateur rappelant aux générations futures l'étonnante du crime et la férocité des criminels.

Dans une sorte de résumé, le docteur Clemen semble faire bon marché de tous nos monuments historiques. Il écrit : « Ce culte intensif des monuments apparaît comme une sentimentalité étrangère et anachronique à une heure où il s'agit, non pas d'un duel limité, mais d'être ou de ne pas être, de toute notre existence nationale, de la victoire ou de la chute de la pensée allemande dans le monde. »

Vous retiendrez cet aveu! Qu'importe pour nos ennemis que disparaissent les chefs-d'œuvre de l'art gothique! Qu'importe que sur leur passage tous les monuments qui faisaient l'admiration du monde civilisé soient détruits! Qu'importe les atrocités pourvu que la pensée allemande triomphe!

Vous mesurerez ainsi l'enjeu formidable de cette guerre et vous serez plus convaincus que jamais, que la victoire de la France et de ses alliés sera le triomphe du droit, de la civilisation et de l'humanité.

HOMMAGE A JULES VERNE

Aujourd'hui que se sont transformées si totalement les conditions de la guerre où la science joue de plus en plus un rôle actif et prépondérant, il apparaît, dans le recul du passé devenu par cela même plus lumineux, qu'un homme a contribué entre tous à ce capital événement.

Cet homme, c'est Jules Verne. Commencée, quand ils étaient petits, par ceux qui devaient être les pères des hommes d'à présent, la lecture des livres de Jules Verne a déposé, à travers les deux dernières générations, des semences inattendues, que nous voyons éclore.

En effet, les combinaisons inouïes du fertile écrivain ne se bornaient pas à passionner, elles instruisaient, pourvues d'une richesse scientifique d'un irrésistible attrait, d'un charme entraînant. C'est par ce côté de science, très sûre, très solide, poussée à fond, et en même temps de la vulgarisation la plus adroite, qu'elles ont été, pour des milliers et des milliers de jeunes gens, des manuels d'énergie courante, des espèces de « théories » d'audace pratique et raisonnée.

Soyez sûrs que parmi nos alertes combattants rompus à n'importe quels travaux : mécaniciens, chauffeurs, bricoleurs de génie, ouvriers instantanés et passés maîtres dans toutes les techniques, il n'en est pas un seul qui ne soit un ancien lecteur de Jules Verne et qui, demeuré fidèle aux capitaines Hattaras et Nemo, ne se souvienne d'avoir été à leur docte et rude école.

Tout possédés ainsi, et en quelque sorte spécialisés par la méthode de leur auteur favori, ses élèves surent tout de suite, d'une façon générale, et avant de se perfectionner à la salle d'études, ce que c'était que la physique, la chimie, l'électricité, la vapeur. Ils furent aussitôt en relations quotidiennes avec ces puissances redoutables asservies pour eux dans de beaux livres à images. Elles étaient leur jouet, en attendant que, plus tard, ils devinssent trop souvent le leur. Dès lors, sans la moindre peine et en s'amusant, ils se nourrissaient et se consolidaient dans la voie où ils étaient engagés.

L'apprentissage de la navigation sous-marine et aérienne était déjà fait en eux avant qu'à leur tour ils ne fussent amenés pour tout de bon à effectuer la plongée ou à prendre le vol.

La guerre n'a été que le développement et la continuation militaire des moyens employés dans des récits inoffensifs d'où elle était absente et entre les lignes desquels, pourtant, elle se préparait.

Pour toutes ces raisons, auxquelles s'en ajoutent d'autres non moins réelles et profondes, les hommes mûrs et les jeunes gens de 1915 doivent une reconnaissance infinie au savant, au poète, à l'éducateur, à l'officier instructeur en habits bourgeois qu'a été, au vrai sens du mot, le bon Jules Verne, entraîneur de leurs muscles et de leur moral.

A-t-il bien été payé des grands services qu'il a rendus à la race française? Sans doute, il a connu la célébrité mondiale et même touché la gloire. Mais on a trop longtemps voulu ne considérer en lui qu'un amuseur, un écrivain pour petits et grands enfants qui avait trouvé un genre à lui, une veine originale et qui l'exploitait. Il méritait mieux, et, de ce côté, on lui a déjà rendu justice, mais trop tard. Sans que je sois en mesure de pouvoir préciser les raisons pour lesquelles il ne fut pas de l'Académie, je ne m'avance pas en affirmant qu'aujourd'hui Jules Verne, s'il vivait, y serait reçu à l'unanimité et que l'illustre Compagnie serait heureuse et fière de le compter parmi les siens.

HENRI LAYEDAN,
de l'Académie française.

INFORMATIONS OFFICIELLES

LE RENFORCEMENT DU BLOCUS DE L'ALLEMAGNE.

Un décret publié le mardi 16 mars précise les mesures prises par la France et l'Angleterre pour paralyser le commerce allemand en empêchant toutes espèces de marchandises d'atteindre ou de quitter l'Allemagne.

Toutes les marchandises appartenant à des sujets allemands, ou venant d'Allemagne ou expédiées sur l'Allemagne, seront arrêtées par les croiseurs des flottes franco-anglaises.

Les navires neutres à bord desquels se trouvent des marchandises de provenance ou de destination allemande seront arrêtés et conduits dans un port français ou anglais. Les marchandises y seront débarquées. Le navire sera ensuite laissé libre, à moins qu'il ne s'agisse de contrebande de guerre.

Les marchandises débarquées appartenant à des neutres, et venant d'Allemagne ou expédiées en Allemagne, seront laissées à la disposition des propriétaires neutres pour être dirigées sur un port allié ou neutre. Passé un certain délai elles pourront être réquisitionnées ou vendues aux frais et risques des propriétaires.

Les marchandises qui auront été reconnues appartenant à des sujets allemands seront mises sous séquestre ou vendues ; le prix en sera consigné et remboursé après la guerre.

VOCABULAIRE BOCHE

(Couronné par l'Académie de Berlin)

K. — Konsonne usitée pour germaniser les mots d'origine latine et leur donner une signification appropriée à la culture teutonne.

KK. — Komestible exultant, pour le consommateur, toute crainte de konstitution.

KABOCHE. — Tête carrée, dont les parois sont parfaitement imperméables, et dont le côté facial ne présente aucune espèce de physiologie, sauf à l'heure de la soupe.

KATHÉDRALE. — Cible pour les obus de 420.

KAMARADE. — Terme s'appliquant au guerrier ennemi, lorsque celui-ci est le plus fort.

KAPOUR. — Terme définissant le sort du guerrier ennemi, lorsque celui-ci est le plus faible.

KALENDES GRECQUES. — Date présumée de l'entrée à Kalais des troupes du général von Kluck.

KAMELOTE. — Ensemble des produits de l'industrie allemande en temps de paix.

KANONS — Ensemble des produits de l'industrie allemande en temps de guerre.

KARÈME. — Régime alimentaire suivi actuellement par la nation allemande.

KATASTROPHE. — Dénouement fatal des mouvements stratégiques combinés sur terre par le kronprinz, et sur mer par l'amiral von Tirpitz. Mais c'est surtout en l'air que le comte Zeppelin, kommodore des troupes aériennes du kaiser, a obtenu les plus belles catastrophes.

KOCHONS. — Source des « délikatessen » teutonnes. — Terme principal d'un problème qui passionne l'Allemagne tout entière : les kochons doivent-ils manger toutes les pommes de terre? Ou bien les Allemands doivent-ils manger tous les kochons?... Les pommes de terre pour les kochons? Les épluchures pour les Teutons?

KOMMUNIQUE. — Roman-feuilleton publié par l'éditeur Wolff sous forme de livraisons quotidiennes, et dont les premiers chapitres eurent un réel succès à Berlin. Suivant les principes de la littérature romanesque, on y voit réparaître à chaque instant des milliers de personnages qui ont été exterminés au début de l'action. Ce feuilleton, au fur et à mesure de sa publication, est transmis en Angleterre et en France, où il fait l'amusement d'un grand nombre de lecteurs.

G. DE LA FOUCARDIÈRE.

La réhabilitation au champ d'honneur

C'est à juste titre qu'on a appelé le champ de bataille le champ d'honneur. Un acte de courage accompli dans un combat couvre de gloire son auteur ; il le rend digne des plus hautes récompenses ; il rachète les fautes de celui qui fut coupable. Les grands penseurs de tous les temps ont estimé que la plus belle mort était celle que l'on trouvait en combattant l'ennemi de son pays, et qu'une pareille mort était une véritable rédemption.

Le gouvernement de la République vient de faire, dans un projet de loi qu'il soumet au Parlement, une application de ces belles et grandes idées.

Le projet de loi a été discuté et admis par la commission de législation, à la Chambre des députés. Il viendra sous peu de jours en discussion en séance publique.

Le Gouvernement propose la réhabilitation des condamnés qui, pour action d'éclat, ont été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée.

Ainsi la guerre actuelle pourra permettre à des condamnés pour infractions militaires ou pour crimes ou délits de droit commun, de racheter leur passé en accomplissant des actes de courage sur les champs de bataille. L'opinion publique admet depuis longtemps cette réhabilitation : que de fois n'avons-nous pas entendu dire d'un condamné qu'il avait racheté sa faute, qu'il s'était moralement réhabilité par une mort glorieuse ou par un haut fait d'armes.

Le projet du Gouvernement établit deux sortes de réhabilitations :

1^o La réhabilitation de droit en faveur des condamnés pour infractions militaires ;

2^o La réhabilitation facilitée mais non obligatoire en faveur des condamnés de droit commun, dont la demande reste soumise à l'examen et à la décision de la cour d'appel.

Dorénavant le condamné qui aura accompli une action d'éclat et aura été, pour ce fait, cité à l'ordre du jour de l'armée, sera réhabilité de droit sans aucune condition, si sa condamnation a pour origine une infraction militaire. Si la condamnation a été prononcée pour des infractions de droit commun, la demande en réhabilitation ne sera soumise à aucune condition de temps, d'épreuve ni de résidence mais devra néanmoins être admise par la cour. De plus, la cour aura la faculté d'accorder la réhabilitation, même dans le cas où ni les frais ni les réparations civiles n'auraient été payés, si le demandeur justifie qu'il est hors d'état de se libérer.

Comme conséquence de la réhabilitation de droit en faveur des condamnés pour infractions militaires, le Gouvernement a institué la réhabilitation posthume.

Cette innovation donne son véritable caractère à la réforme consacrée par la nouvelle loi. Il semble, en effet, que le projet gouvernemental ait eu moins en vue la restitution des droits dont le condamné était privé que la réhabilitation morale et une sorte de restitution de l'honneur.

Il est donc naturel que ceux qui portent le nom d'un condamné, mort en accomplissant une action d'éclat ou de ses suites, tiennent à une réhabilitation qui enlèvera à ce nom la tache dont il était terni et qui rappellera que l'homme qui avait peut-être mal vécu a su bien mourir.

MAURICE BRAIBANT,
député de Rethel, rapporteur du projet de loi.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Chansons militaires.

LETTRE AUX POILUS

Air : *T'en souviens-tu, disait un capitaine...*
(BÉRANGER.)

Petit soldat, quand, après cette guerre,
Tu t'en iras vers la paix du foyer,
Portant, ainsi qu'un grognard de naguère,
Le ruban rouge avec le vert laurier ;
Tu pourras dire en songeant à la gloire :
J'étais à Guise, à Meaux, à Champaubert,
A Montmirail, où je vis la Victoire
Qui survolait nos régiments de fer.

Petit soldat, qui, là-bas, en Belgique,
Mis en échec la Garde du Kaiser,
En l'empêchant par ta lutte héroïque
De traverser la rivière l'Yser ;
Tu pourras dire, en parlant de Dixmude,
Enfer de feu, de mitraille et de sang :
Partis deux mille à ce combat si rude,
La mort faucha la moitié de nos rangs.

A notre histoire ajoutant une page
— Car l'historien, c'est aussi le soldat —
Tu pourras faire à la ville, au village,
Plus d'un récit de ces nobles combats ;
Tu pourras dire : En entrant en Alsace,
J'ai bien failli étouffer sous les fleurs, [brasse
On chante, on crie, on acclame, on s'em-
Et les vieillards tremblants versent des pleurs.

Et toi, qui pris, au cours de la bataille,
D'un régiment le brillant étendard,
Puis qui revins, tout criblé de mitraille,
Tu pourras dire à tes enfants, plus tard :
Sous la coupole en or des Invalides
Flotte un drapeau avec un aigle noir ;
Pour l'arracher à leurs poignes solides,
Un contre dix, j'ai lutté jusqu'au soir.

En embrassant ta mère et ta compagne,
Tes frères, sœurs ou tes petits enfants,
Tu pourras dire : Au cours de la campagne,
Aux étres chers j'ai songé bien souvent ;
Plus d'une fois, j'eus les yeux pleins de larmes,
Car je craignais que vous manquiez de pain ;
Je vois combien vaine était mon alarme :
En République, on ne meurt pas de faim.

Dans ton jardin, assis sous la tonnelle,
Le verre en main, plus tard tu chanteras
Cette chanson, dont le couplet rappelle
Que tu pris part jadis à maints combats ;
Alors, songeant à tous tes frères d'armes
Qui de là-bas ne sont pas revenus,
Tu nous diras, les yeux mouillés de larmes :
Portons des fleurs à ceux qui ne sont plus.

GUY-PÉRON.

LA CUISINE DU TROUPIER

La purée de pois croûtons.

Trier les pois, les laver et les jeter dans la marmite, en ajoutant la quantité d'eau froide nécessaire. Faire chauffer et ne retirer que lorsque les pois sont bien cuits ; réduire alors les pois en purée avec deux fourchettes ou un pilon, en mouillant un peu avec l'eau de la cuisson.

Faire fondre un peu de saindoux dans le couvercle de la gamelle de campement ; faire frire des petits carrés de pain, les retirer lorsqu'ils sont dorés.

Verser le reste du saindoux dans la gamelle de campement, saler, poivrer, ajouter la purée et laisser bien chauffer en veillant à ce qu'elle n'attache pas.
Servir avec les croûtons.

BLOC-NOTES

— Après avoir visité Lvoff et certains points de la Galicie, le général Pau est arrivé à Varsovie, où il passera plusieurs jours.

— M. Georges Bureau, député de la Seine-Inférieure, a été nommé sous-secrétaire d'Etat de la marine marchande.

— Une délégation de la commission des affaires extérieures de la Chambre des députés présentée par M. Beau, ambassadeur de France au président de la confédération suisse, lui a exprimé sa vive gratitude en raison des soins prodigués aux blessés et évacués en France.

— On annonce, de Pétrograd, la mort du comte de Witte, ancien chancelier de l'empire russe.

— La neige est tombée en si grande abondance dans le Vivarais que la circulation des trains a été suspendue entre plusieurs localités de la Haute-Loire et de l'Ardèche.

— Les aviateurs américains Curtiss et Princes, engagés dans l'aviation pour la durée de la guerre, sont arrivés à Pau.

— La vente de pétrole aux particuliers est interdite en Allemagne. Le gouvernement fait saisir toutes les provisions.

— On essaye, en ce moment, au jardin botanique de Berlin, la création de nouvelles sortes de légumes, dites « légumes de nécessité », provenant de plantes sauvages mais comestibles.

— Les autorités allemandes ont réquisitionné les plus beaux chiens de Namur, soit-disant pour les dresser au rôle de chien sanitaire. En réalité, ces pauvres bêtes ont été abattues pour être servies en pâtés et saucisses.

— Un des gardiens en chef du camp de Holmünden (duché de Brunswick), où furent internés de nombreux civils, n'est autre que l'escroq du Comptoir d'Escompte, le célèbre Gallay qui, après sa libération, se fixa en Allemagne.

— Un incendie a détruit, dans la nuit du 13 mars, la célèbre fromagerie du Mont-des-Cars, près d'Hazebrück.

— L'emprunt allemand en Amérique a subi un échec complet.

— On a découvert à Venise, dans des tonneaux de bière provenant de Berlin, à destination de Tripoli, des fusils français envoyés par l'Allemagne aux rebelles de la Tripolitaine.

— Le peintre J. F. Boucher, du musée de l'armée, aux Invalides, a reproduit à l'aquarelle les drapeaux pris à l'ennemi et en a tiré des cartes postales très artistiques qu'il vient d'offrir aux régiments vainqueurs. Le ministre de la guerre a fait transmettre ses remerciements à M. J. F. Boucher.

— La correspondance postale officielle et privée aux unités du corps expéditionnaire d'Orient devra porter l'adresse : Corps expéditionnaire d'Orient, par Marseille.

— On annonce la mort de M. Hennion, ancien préfet de police, commissaire général du gouvernement français près le gouvernement belge.

— La société des gens de lettres a décerné à M. Maurice Barrès l'une des deux annuités de la fondation Roland Bonaparte. M. Barrès consacra cette somme à la frappe d'une médaille pour les familles des écrivains tués à l'ennemi.

— La famille Zeller, des environs de Masevaux (Haute-Alsace), compte 44 de ses membres à la guerre : 2 ont été tués, 6 blessés, 2 ont disparu et 2 ont été faits prisonniers par les Allemands.

— Mrs Rockefeller est morte à l'âge de soixante-seize ans. Elle était la femme du célèbre milliardaire.

— Sur les 723 magistrats mobilisés, 21 sont morts au champ d'honneur, 27 ont été blessés, 8 sont prisonniers.

— Le bureau officiel des « Liebesgaben », à Berlin, ouvre une souscription nationale pour couvrir les frais « de la lutte contre les poux sur le front allemand ».

— Beaucoup de propriétaires de cafés et restaurants parisiens ont l'intention de faire appel au travail des femmes pour le service de la clientèle et celui des cuisines, en raison de la pénurie du personnel mâle.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Second Rapport adressé au Président du Conseil par la Commission chargée d'enquêter sur les violations du droit des gens commises par l'ennemi (1).

Si les prisonniers civils ont eu à supporter, pendant toute la durée de leur transfert, bien des privations et bien des souffrances, ils n'ont guère été moins à plaindre dans les lieux de concentration où ils ont été internés en Allemagne. Ils étaient logés généralement dans des baraquements en planches de sapin, couverts avec du carton bitumé. A Güstrow, toutefois, certains d'entre eux ont été entassés dans de grandes tentes semblables à des baraques foraines où il n'y avait ni chauffage ni éclairage et où la plupart couchaient sur de la paille recouvrant directement le sol. Dans plusieurs camps, comme à Gardelegen et à Grafenwohr, les planches mal jointes laissaient passer l'humidité. Presque partout, cependant, les baraquements, tout au moins à partir de Noël, ont été chauffés par des poêles.

Les civils ont été internés dans les mêmes camps que les militaires, mais ne se sont trouvés que rarement confondus avec eux dans les bâtiments. Les femmes ont été détenues avec les jeunes enfants principalement à Giessen, à Grafenwohr, à Amberg, à Landau, à Zwickau et à Holzminden.

Le couchage se composait d'une pailleasse, d'une ou deux couvertures par personne, et quelquefois d'un traversin. Les pailleasses étaient garnies d'une paille effritée, ou, ce qui était le cas le plus fréquent, de copeaux qui, en se tassant sous le poids du corps, devenaient rapidement fort durs. Cependant à Zwickau, où un baraquement comprenait quatre étages, les femmes, auxquelles était réservé le rez-de-chaussée, et les hommes qui habitaient le premier avaient seuls des pailleasses.

Encore ceux qui étaient ainsi traités n'étaient-ils pas les plus malheureux; car les prisonniers de Parchim, pendant trois mois, ceux de Cassel, pendant deux mois, ont, comme ceux de Güstrow, couché dans des tentes, sur de la paille étendue à même le sol et pour ainsi dire jamais renouvelée.

Une telle organisation devait naturellement avoir des résultats déplorables au point de vue de la propreté et de l'hygiène. On a vu un jour un interné dont le torse était tellement couvert de poux qu'ils y formaient une véritable couche vivante. Dans tous les camps, d'ailleurs, la vermine qui pullulait constituait pour les prisonniers un supplice d'autant plus intolérable que l'administration ne faisait rien pour y remédier. Il paraît même qu'à Güstrow les soldats se moquaient ouvertement de ceux qui essayaient de détruire les insectes dégoûtants dont ils étaient infestés. A Landau, cependant, ils ont tenté d'en débarrasser la veuve Minaux, de Beney (Meuse), âgée de quatre-vingt-sept ans. Pour cela ils n'ont rien trouvé de mieux que de l'inonder de pétrole après l'avoir déshabillée. A la suite de cette opération, la pauvre vieille est tombée gravement malade et elle est morte le 20 janvier.

Un seul rapatrié nous a déclaré avoir eu un lit. C'est un jeune homme qui, ayant été blessé au pied, s'est trouvé, seul civil, avec quatre cents prisonniers militaires, à Königsbrück. Celui-là n'a jamais eu à se plaindre ni du logement ni de la nourriture. Ceux de nos concitoyens qui ont été internés à Bayreuth ont été eux aussi, bien traités. Ils ont dû le régime exceptionnel dont ils ont bénéficié à la bienveillance et à l'humanité d'un général allemand qui était un soldat et non pas un bourreau.

L'alimentation était à peu près la même partout. Elle se composait au réveil d'une décoction d'orge grillée, sans sucre; à midi, d'une portion de riz, ou de macaroni ou de betteraves, ou de fèves ou de rutabagas; quelquefois de choucroute dure, plus rarement de pommes de terre écrasées avec la pelure ou de marrons pilés avec l'écorce; le soir, tantôt d'une espèce de soupe faite de matière farineuse délayée dans de l'eau, tantôt de légumes, comme au repas précédent, ou d'avoine concassée, parfois aussi d'un hareng, généralement gâté, d'un peu de boudin froid ou d'un petit morceau de très mauvais fromage.

Dans la gamelle de midi, on découvrait généralement quelques filaments d'un hachis fait

de déchets et d'abats, du pis de vache, des boyaux de porc, de la rate ou du poumon. A Amberg, pourtant, à Landau et à Ingolstadt, on avait un peu de viande mangeable. A Quedlinbourg, tous les deux jours, et à Limbourg, une fois par jour, on en avait également; mais elle était fort mauvaise. A Holzminden, le dimanche, un petit morceau de mouton était ajouté à l'ordinaire.

Enfin, du pain noir, collant, ressemblant à du mastic, et qu'on ne pouvait manger qu'après l'avoir fait griller, était distribué à raison d'une boule d'un kilogramme environ pour trois ou quatre personnes, ou d'une boule par personne pour trois ou quatre jours.

Il résulte de toutes les déclarations qui nous ont été faites que la plupart des prisonniers détaillaient presque d'inanition. Après la distribution, quand il restait quelque chose, on voyait certains d'entre eux, des soldats principalement, se ruer aux abords des cuisines; c'était ce qu'on appelait « aller au rabiot ». Alors les malheureux, bousculés et frappés par les sentinelles, risquaient les mauvais traitements et les injures pour essayer d'arracher quelques bribes supplémentaires d'une nourriture écumante. La dame Ravenel, de Véry (Meuse), nous a dit avoir aperçu à Holzminden des hommes qui, mourant de faim, ramassaient pour les dévorer des têtes de hareng et le marc de la décoction du matin.

Dans certains camps, on ne faisait pas travailler les prisonniers; dans d'autres, au contraire, ils étaient astreints à une besogne plus ou moins pénible. A Altengrabow, on les occupait sur les routes ou dans les champs, et on en mettait à la disposition d'entrepreneurs qui ne leur donnaient aucune rétribution. A Cassel et à Güstrow, on leur faisait effectuer des travaux de terrassements; à Wahn, ils manœuvraient des rouleaux à écraser les cailloux et traînaient des chariots. Quand ils ne pouvaient plus travailler, ils étaient privés de gamelle. A Parchim, les uns faisaient des tresses et des pailleasses, d'autres déchargeaient des wagons où traînaient des voitures de vidange, à l'aide d'une corde à laquelle étaient attelés quatre-vingts hommes environ. Cette dernière corvée était fort pénible pour des gens épuisés, parce que les véhicules extrêmement lourds, s'enfonçaient dans le sable, mais elle était encore moins redoutée que celle qui consistait à transporter à pleins bras la paille pourrie et remplie de vermine sur laquelle on avait couché dans les tentes. Le prisonnier qui fournissait un travail jugé insuffisant devait quelquefois exécuter quatre heures de pas gymnastique entrecoupé de courts arrêts. Le jeune Pochet (Nicolas), âgé de dix-huit ans, de Vaulx-Vraucourt (Pas-de-Calais), nous a affirmé, en outre, que trois cents internés de Wahn, au nombre desquels il était, avaient été contraints d'aller travailler, à sept kilomètres du camp, à des tranchées de la défense de Cologne.

La discipline était différente suivant les lieux d'internement. Elle était en général assez rigoureuse, et des fautes souvent peu graves étaient réprimées par un châtiment humiliant qui consistait à attacher l'homme puni à un poteau, par le cou, par les mains liées derrière le dos et par les pieds. Cette peine durait ordinairement deux heures, et comme on avait soin de l'appliquer pendant le repas de midi, elle entraînait une privation de nourriture. Dans plusieurs camps, notamment à Gardelegen et à Altengrabow, les prisonniers étaient l'objet de sévices. A Holzminden, un jeune homme qui, mourant presque de faim, demandait instamment à manger, a été battu par un gardien, puis mis en cellule pendant six jours. A Darmstadt, il y avait un caporal dont la violence et la méchanceté étaient extrêmes. On l'a vu frapper à la tête avec un sabre un prisonnier militaire qui ne l'avait pas salué. Une autre fois, il a percuté de sa baïonnette la poitrine d'un soldat qui lui avait dit que quand on n'a pas à manger on ne doit pas travailler. Le blessé transporté à l'hôpital, y est mort le lendemain.

A Güstrow, Louis Fournier a été frappé d'un

coup de baïonnette, parce qu'il avait allumé sa pipe étant au travail, ce qui l'avait empêché de participer au renversement d'un wagonnet; et un sous-officier, en tirant sans motif un coup de revolver sur un groupe, a blessé à la hanche le nommé Boniface. Un jour, à Erfurt, un de nos soldats, ayant involontairement cassé un carreau, a reçu d'une sentinelle un coup de baïonnette à la suite duquel il est mort le lendemain. A Parchim enfin, deux civils qui demandaient du « rabiot », ont été si brutalement frappés de coups de crosse qu'ils ont succombé à leurs blessures. Le fils de l'un d'eux, pour avoir essayé de protéger son père, a été mis au poteau huit jours de suite, de midi à deux heures. Dans ce camp, l'un des plus mauvais et des plus durs de toute l'Allemagne, les prisonniers qui ne savaient pas les sous-officiers ou même les soldats secrétaires de groupe, recevaient une paire de gifles. C'est là que M. l'aidemajor X... dont nous avons entendu à Paris la déposition, a été interné, après avoir été dévalisé par des Allemands. Les déclarations qu'il nous a faites concordent absolument avec celles que nous avons recueillies ensuite dans notre récent voyage. Il a dû coucher sous une tente, sur une botte de paille, et il a été prévenu, en arrivant, que s'il avait de l'argent, il pourrait recevoir la même nourriture que les sous-officiers prussiens, mais que s'il n'était pas en situation de payer, il devrait se contenter chaque jour de deux soupes d'orge, d'avoine ou de riz, de 250 grammes de pain et d'un peu de café, comme le commun des prisonniers. « Il y a dans le camp, nous a-t-il dit, 2.000 soldats belges, 2.000 civils français de douze à soixante-dix-sept ans, et 2.000 hommes de notre armée, parmi lesquels un très grand nombre de blessés et d'infirmiers. On ne leur donne pas un centime, et ceux qui ne possèdent pas d'argent meurent presque de faim. Quand il reste un peu de soupe, une foule de ces malheureux se précipite pour en obtenir et les sous-officiers finissent par s'en débarrasser en lâchant des chiens sur eux. »

Dans la plupart des camps, l'état sanitaire était fort mauvais et la mortalité considérable. On n'y recevait pour ainsi dire pas de soins. Les médecins allemands qui passaient se contentaient d'examiner les malades. En dehors de la teinture d'iode, ils ne prescrivaient pas de remèdes. Quant aux docteurs français, internés eux-mêmes en assez grand nombre, ils faisaient de leur mieux, mais ils ne disposaient d'aucun médicament. Les cas de bronchite et de pneumonie étaient particulièrement nombreux. A Holzminden, on voyait des hommes tomber d'épuisement. Une vieille femme de Saint-Sauveur (Meurthe-et-Moselle), M^{me} Thirion, y est restée malade, étendue sur sa pailleasse pendant trois semaines, sans pouvoir obtenir, malgré ses demandes répétées, qu'on lui amenât le médecin. Celui-ci est venu seulement le jour où elle est morte. Cent trente prisonniers civils environ sont décédés à Grafenwohr. « On s'y éteignait comme des bougies, car on n'avait plus la force de se tenir sur ses jambes », nous a dit le maire de Montblainville. Tant à Rastatt qu'à Zwickau, vingt-cinq habitants d'Hanonville et treize de Combrès sont morts.

Ces exemples suffisent à donner une idée des pertes qui ont décimé la population civile dans les camps allemands. On peut dire que rien n'était fait pour prévenir les maladies et les décès. A Parchim, les malades devaient attendre l'examen médical pendant plus d'une heure sous la neige et sous la pluie, à la porte de l'infirmerie. Quand ils battaient la semelle pour se réchauffer, ils étaient menacés ou frappés par le sergent infirmier. A Cassel enfin, où il fallait être presque mourant pour qu'on vous admit dans les locaux sanitaires, le prisonnier qui n'était pas reconnu malade, quand il se présentait à la visite, était privé de nourriture pendant deux jours.

Immédiatement avant leur rapatriement, tous nos concitoyens ont été soumis à un internement de plusieurs jours dans les casemates de la forteresse de Rastatt, où l'air et la lumière ne pénétraient qu'à peine. Ils y enduraient la pire misère, accablés par des bancs, n'osant s'étendre sur les quelques poignées de copeaux destinés à leur servir de couche et évitant tout contact avec le sol, tant était répugnante l'immonde vermine qu'ils y voyaient grouiller. La discipline était très dure. A chaque instant des prisonniers étaient rudoyés par les soldats qui les gardaient et, pour les obliger à se rassembler, on employait parfois des chiens qui les poursuivaient comme un bétail.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Groupes de divisions territoriales.

Lieutenant-colonel CORDIER, 76^e territorial d'infanterie : officier supérieur qui, depuis le premier jour de la prise de contact avec l'ennemi, comme chef de bataillon d'abord, puis comme chef de corps, a montré la plus mâle énergie, et acquis sur la troupe un puissant ascendant moral. A été l'auxiliaire intelligent et vigoureux de son général de brigade, dans la journée du 10 novembre, pour rétablir une situation gravement compromise, où son régiment a lutté désespérément.

Lieutenant-colonel MARTIN D'ESCRIENNE, 79^e territorial d'infanterie : a pris un grand ascendant sur sa troupe qui fait preuve dans tous les combats auxquels elle a pris part, des plus belles qualités de fermeté et de courage. A su soutenir le moral de ses hommes très éprouvés dans les tranchées par l'artillerie ennemie, et obtenir d'eux de remarquables efforts.

Sous-lieutenant GÉRARD, 82^e d'infanterie territoriale : a donné en plusieurs circonstances des preuves d'un rare sang-froid; le 3 octobre, a passé sous le feu son lieutenant blessé. Le 7 octobre, est resté à son poste quoique blessé. Le 5 novembre, de nouveau blessé, n'a consenti à se faire soigner qu'en fin d'action.

Caporal fourrier MONY, 81^e territorial : a fait preuve du plus grand courage en allant chercher, sous un feu intense de l'ennemi, son lieutenant grièvement blessé et en le transportant au poste de secours.

Aviation.

Sous-lieutenant BARÈS : blessé au cours de la campagne et revenu sur le front en qualité d'observateur d'aviation, étant à peine guéri, s'est toujours proposé pour les missions les plus périlleuses, et y a fait preuve des plus belles qualités d'audace et de sang-froid.

Pilote SERVIES : a exécuté des lancements de projectiles nombreux et efficaces ainsi que des reconnaissances poussées pour la plupart très avant dans les lignes ennemies.

Lieutenant GERMAIN : a, depuis le début de la guerre, exécuté de nombreuses reconnaissances, souvent à faible altitude, par des temps difficiles, très loin en arrière des lignes ennemies. A atterri parfois sur des terrains battus par l'artillerie ennemie, et en est reparti sous un feu nourri. Mort en reconnaissance, le 6 décembre.

3^e et 6^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant de cavalerie GALLERY DE LA TREMBLAYE, officier de liaison au 5^e d'infanterie : étant agent de liaison du chef de corps a fait preuve, le 2 novembre, au cours d'une violente attaque ennemie, du plus grand courage et de la plus intelligente initiative en allant, sous le feu, rétablir la communication téléphonique et en conduisant sur la ligne des tranchées un détachement chargé du ravitaillement en munitions.

Capitaine LAVALLEE DE PIMODAN, 2^e hussards : au cours d'une reconnaissance, a dirigé de façon remarquable l'action de son escadron, qu'il a réussi à amener au combat dans les meilleures conditions.

Sous-lieutenant DE ROLLAND, 2^e hussards : dans un engagement de son escadron a chargé brillamment le premier, avec la plus grande vigueur, mettant rapidement hors de combat plusieurs cavaliers ennemis.

12^e Corps d'Armée.

Colonel AUROUSSEAU, 108^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa belle

conduite au combat du 22 août, a continué à donner les plus belles preuves d'énergie et de courage. Le 10^e a, sous ses ordres, opposé à l'ennemi une résistance acharnée et victorieuse. A été blessé mortellement pendant la bataille.

Lieutenant-colonel GIZARD, 108^e d'infanterie : ayant remplacé à la tête du 103^e le colonel Auroousseau, mortellement blessé, s'est montré, par sa bravoure, digne de son prédécesseur et du beau régiment dont le commandement lui était ainsi confié.

Capitaine RAVAUT, 107^e d'infanterie : officier des plus vigoureux, déjà cité à l'ordre de l'armée. A encore donné, le 25 novembre, la preuve de sa bravoure en prenant la tête de sa compagnie pour la conduire à l'assaut d'une position allemande fortement organisée. Est ainsi arrivé jusqu'aux tranchées ennemies.

Lieutenant ARBELLOT, sous-lieutenants DESMOND, SAZEIRAT, SILVAIN et CIBEAU; adjoints MILLET, HARDY et PAULIS; sergents SORBA et MENARD, 107^e d'infanterie : après s'être fait remarquer par leur bravoure en différentes circonstances, se sont mis à la tête de leur troupe, le 25 novembre, pour livrer un assaut à une position ennemie fortement organisée et, au milieu d'un feu très violent, sont arrivés jusqu'aux tranchées allemandes.

Soldat CAUDOIN, 107^e d'infanterie : est parti, le 25 novembre, un des premiers à l'assaut d'une position formidablement défendue, malgré un feu très nourri de l'ennemi; est arrivé jusqu'aux tranchées allemandes.

Soldat THOMAS, 107^e d'infanterie : s'est fait relever, le 25 novembre, de ses fonctions d'agent de liaison pour participer à l'attaque d'une position formidablement défendue, malgré un feu très nourri de l'ennemi; est arrivé jusqu'aux tranchées allemandes.

Chef de bataillon DANIEL DE LAGASNERIE, 126^e d'infanterie : a, le 25 novembre 1914, remarquablement préparé, puis dirigé, l'attaque d'un poste ennemi et réalisé d'un coup une très sensible avance sur tout le front de son bataillon, qu'il a porté et maintenu à moins de 100 mètres des tranchées ennemies sous un feu violent et très précis.

Capitaine VIDALLE, 125^e d'infanterie : a, par surprise, fait exécuter à sa compagnie un bond de 300 mètres, la portant ainsi à 80 mètres des lignes allemandes. S'est maintenu, malgré un feu violent et précis, sur la nouvelle position qu'il a organisée et qu'il a reliée avec nos positions en arrière.

Lieutenant VAYNES D'ARCHE, 126^e d'infanterie : profitant d'un feu violent parti de nos tranchées, a reconnu avec deux hommes un passage à travers des réseaux de fils de fer protégeant un poste ennemi situé à 40 mètres d'une tranchée allemande; y a aussitôt jeté sa demi-section et s'y est maintenu malgré un tir acharné de l'ennemi.

Soldat LACOSTE, 126^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, un entraînement et une bravoure remarquables. Le 25 novembre, est allé avec son lieutenant reconnaître un passage à travers les défenses accessoires de l'ennemi, permettant ainsi à sa section d'occuper l'emplacement d'un poste.

Soldat BURIEU, 126^e d'infanterie : a montré, depuis le début de la campagne, un entraînement et une bravoure remarquables. Le 25 novembre, est allé avec son lieutenant reconnaître un passage à travers les défenses accessoires de l'ennemi, permettant ainsi à sa section d'occuper l'emplacement d'un poste. A été blessé pendant la reconnaissance.

Sergent BOYET, 271^e d'infanterie : le 25 octobre, s'est élané courageusement à la tête de ses éclaireurs qui, tous sauf un, ont été tués par les mitrailleuses ennemies. Sans se laisser intimider par ces pertes, est arrivé aux défenses accessoires de l'ennemi et

n'a rejoint sa compagnie qu'après sa mission terminée, ramenant avec lui le seul homme qui lui restait et qui, lui-même, était blessé.

Soldat GILBERT, 271^e d'infanterie : désigné pour reconnaître des passages à travers les défenses accessoires de l'ennemi, le 25 novembre, est sorti le premier des tranchées, entraînant à sa suite le reste des éclaireurs. A atteint avec son caporal les réseaux de fils de fer ennemis, alors que tous ses camarades de sa patrouille tombaient tués et blessés, et n'est rentré dans les tranchées, blessé d'une balle à l'épaule, qu'après avoir accompli sa mission.

Capitaine GENDRIN, 336^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple de bravoure en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes, le 25 novembre. A été tué au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant GANDRIAU, 336^e d'infanterie : est sorti bravement de sa tranchée avec sa section lors de l'attaque du 25 novembre. A entraîné ses hommes, malgré la violence des feux d'infanterie et d'artillerie, jusqu'au réseau de fils de fer allemand qu'il s'est mis à couper lui-même avec une cisaille.

Sergent-major LE GALLOIS, 336^e d'infanterie : a reçu deux graves blessures lors de l'attaque des tranchées allemandes, le 25 novembre, a conservé le commandement de sa section et a continué à assurer l'exécution des ordres qu'il avait reçus, a dû ensuite être évacué.

Sergent GUÉRIN, 336^e d'infanterie : a été grièvement blessé en portant en avant sa section qu'il avait entraînée par son exemple, le 25 novembre, lors de l'attaque des tranchées ennemies.

Soldats GUÉRIN et LEBIEVRE, 336^e d'infanterie : partis en patrouille le 25 novembre, se sont avancés jusqu'au réseau de fils de fer ennemi, sont restés pendant plus de deux heures sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemandes; obligés de se replier sur nos tranchées, ont ramené dans nos lignes le corps de leur caporal et d'un de leurs camarades tués, pendant le combat, à leurs côtés.

Sous-lieutenant DE LOIRAY, 7^e d'artillerie : a, depuis le début de la campagne, manifesté une énergie réfléchie et une grande fermeté. A l'affaire du 30 août, tout jeune officier, a eu à prendre, dès le matin, le commandement de sa batterie, son capitaine étant mortellement blessé, et a su l'exercer dans des conditions difficiles. Désigné pour commander, le 25 novembre, une pièce de tranchée dans une situation particulièrement périlleuse, a rempli cette mission, au cours de laquelle il a été blessé, avec un sang-froid qui ne s'est laissé ébranler par rien.

Canonnier LE RIBAUD, 7^e d'artillerie : a servi dans une pièce sous abri, battu par les balles et les shrapnells, par trois fois est sorti pour aller dégager l'embrasure encombrée par les sacs à terre et les matériaux tombés du talus.

Cavalier LEBRETON, 24^e dragons : étant en reconnaissance, a eu son cheval tué sous lui. Fait prisonnier et apprenant qu'il allait être envoyé en Allemagne, a réussi, quoique blessé, à s'évader des lignes allemandes et est venu reprendre sa place dans le rang.

17^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel FERRADINI, sous-chef d'état-major du 17^e corps : s'est prodigué avec une infatigable activité et un mépris complet du danger pendant plus de deux mois dans les tranchées et les observatoires des lignes avancées, où il a fait les reconnaissances les plus utiles et recueilli les observations les plus fructueuses pour seconder le commandement dans l'organisation des attaques que

(1) Voir le n° 79.

ont abouti au succès remporté le 8 décembre et à l'enlèvement des retranchements.

Lieutenant-colonel JULIEN, 83^e d'infanterie : dans l'affaire du 8 décembre, a fait preuve de la bravoure la plus calme et de beaucoup d'initiative dans la direction de la partie des attaques qui lui étaient confiées et a largement contribué au succès de l'opération.

Chef de bataillon LEIXELARD, 83^e d'infanterie : placé à la tête de son bataillon depuis près de trois mois, en a fait une belle unité de guerre avec laquelle il a emporté, le 8 décembre, une position ennemie solidement défendue ; a maintenu sous le feu pendant toute la journée du 9 ses quatre compagnies, repoussant trois contre-attaques violentes, donnant à tous l'exemple d'une froide énergie et d'une ténacité à toute épreuve. A pris part très brillamment à tous les engagements de la campagne où il n'a cessé de se distinguer.

Chef de bataillon CHEVASSU, 83^e d'infanterie : chargé d'une attaque le 8 décembre, a brillamment enlevé les tranchées allemandes, a su maintenir son bataillon sous un feu violent pendant 24 heures, repoussant trois contre-attaques ennemies, a été blessé mortellement au moment où il donnait des ordres pour l'organisation de la position. S'était distingué déjà dans les combats des 27 et 28 août, des 7, 8 et 26 septembre ; à la suite de ce dernier combat, a été proposé pour le grade d'officier de la Légion d'honneur.

Lieutenant ROUDÉ, 83^e d'infanterie : chargé du commandement d'une compagnie d'assaut au combat du 8 décembre, l'a conduite avec beaucoup d'habileté et d'énergie et s'est emparé de tranchées allemandes fortement défendues.

Sous-lieutenant LOUBIÈRES, 83^e d'infanterie : d'un courage et d'une décision remarquables, commandait la section de tête d'assaut au combat du 8 décembre : s'est élancé sur la tranchée ennemie, s'en est emparé et a été tué au moment où il ordonnait des dispositions pour son occupation.

Sous-lieutenant MONTPLAISIR, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, a entraîné très brillamment sa section à l'assaut de tranchées allemandes. Blessé une première fois de deux balles au bras, a continué à marcher sous le feu des mitrailleuses, est tombé de nouveau blessé de deux autres balles au moment où il atteignait avec sa section le parapet de la tranchée ennemie. A déjà été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée comme sous-officier.

Sous-lieutenant BERTRAN, 83^e d'infanterie : a secondé avec tout son courage et son initiative intelligente son commandant de compagnie, le 8 décembre, dans l'assaut des positions ennemies, en tête de sa section ; a un des premiers franchi la tranchée allemande ; a été atteint, à la fin de l'action, de cinq blessures.

Adjudant DELBOY, 83^e d'infanterie : le 8 décembre, a vaillamment conduit sa section à l'attaque des retranchements ennemis sous un feu des plus violents. S'est accroché au sol au delà des réseaux de fils de fer ennemis et est resté à son poste de combat malgré un feu violent qui décimait sa section ; a, sous une pluie de balles et d'obus, porté des renseignements précieux à son chef de bataillon. Avait déjà été blessé le 27 août et cité à l'ordre de l'armée.

Sergent-major VINCENS, 83^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans le combat du 8 décembre, en enlevant brillamment sa section dans une tranchée ennemie où des prisonniers restèrent entre ses mains.

Sergent réserviste FERRERE, 83^e d'infanterie : étant chef de section, a conduit son unité à l'assaut de la tranchée allemande, en donnant le plus bel exemple de sang-froid et de courage et est tombé grièvement frappé au moment où il abordait le retranchement.

Adjudant-chef BROUEL, 83^e d'infanterie : chef d'une section de mitrailleuses du 83^e régiment. Par son énergie et sa belle attitude, a particulièrement contribué à maintenir la possession d'une tranchée conquise dont les défenseurs étaient soumis à un bombardement violent.

Sergent GATOUNES, 83^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec un courage admirable. Blessé très grièvement avant d'arriver à la tranchée ennemie, s'est traîné vers cette dernière en criant à ses hommes : « Ce n'est rien, ayez bon courage ! En avant ! » N'a pas proféré une plainte.

Caporal DENAX, 83^e d'infanterie : à l'attaque du 8 décembre, s'est élancé résolument en avant et a été grièvement blessé au moment où il coupait les derniers réseaux de fils de fer placés devant les tranchées ennemies.

Soldats HELIP et DESPEREZ, 83^e d'infanterie : pendant les journées des 8 et 9 décembre, se sont portés résolument en avant, en terrain découvert et sous un feu violent, pour rapporter dans les tranchées en arrière leurs camarades blessés.

Soldats LABORDE et KERGUENOU, 83^e d'infanterie : au combat du 8 décembre, se sont élancés vaillamment à travers les chevaux allemands et les ont traversés sous un feu extrêmement violent. Ont été grièvement frappés au cours de leur marche en avant.

Soldat RIBET, 83^e d'infanterie : désigné pour passer dans une formation de l'arrière, a supplié son capitaine de le garder dans sa compagnie. Au combat du 8 décembre, a sauté le premier dans la tranchée allemande où il a été blessé grièvement.

Soldats LOBE et DUBEAU, 83^e d'infanterie : après avoir tué à la baïonnette plusieurs Allemands installés dans un bout de tranchée, ont gardé l'entrée d'une sape pendant toute la nuit, tuant successivement tous les ennemis qui essayaient de s'y glisser (8 décembre 1914).

Soldat PUJOL, 83^e d'infanterie : a pris le commandement de sa demi-section dont tous les gradés étaient hors de combat. A résisté pendant vingt-quatre heures et a conservé la position.

Soldat DASQUE, 83^e d'infanterie : vaillant et courageux dans tous les combats, a toujours été un exemple pour ses camarades ; s'est écrié au moment où il venait d'être atteint : « Ah ! les misérables, ils m'ont frappé. Vive la France ! »

Soldat AFFAR, 83^e d'infanterie : toujours plein d'entrain et de courage, montrant la voie à ses camarades ; blessé très grièvement, a conservé la plus grande sérénité et s'est écrié : « Adieu mon père, adieu ma mère, adieu ma femme, je meurs pour mon pays, mais vive la France toujours ! »

Soldat DUTHU, 83^e d'infanterie : a défendu avec une rare énergie une tranchée qu'il venait de conquérir et a tué plusieurs Allemands à coups de baïonnette (8 décembre).

Soldat brancardier PAULIC, 83^e d'infanterie : a fait preuve dans l'exécution de sa mission de la plus grande sollicitude et de beaucoup de courage. Au combat du 8 décembre, pendant que l'action avait pris une tournure très violente, s'est porté à plusieurs reprises à proximité de la ligne de feu pour retirer ses camarades blessés.

Chef de bataillon LAUZERTE, 209^e d'infanterie : après s'être signalé par sa brillante conduite aux combats des 22, 25 et 27 août, a été grièvement blessé le 2 décembre au moment où il s'assurait dans les tranchées de première ligne que chacun était à sa place.

Chef de bataillon PANOUEZ, 209^e d'infanterie : blessé une première fois à la poitrine resté sur le front ; blessé une deuxième fois au bras gauche, réintégré son corps à peine guéri. A été une troisième fois grièvement blessé le 8 décembre à la jambe gauche à la tête de son bataillon.

Capitaine ROUX, 209^e d'infanterie : blessé par un obus qui tua son chef de bataillon et un officier et blessa plusieurs hommes, n'a consenti à abandonner le commandement de sa compagnie qu'il a conservé sous un feu violent qu'après avoir installé l'officier chargé de le remplacer.

Lieutenant DECAS, 209^e d'infanterie : commandant de compagnie, s'est toujours fait remarquer par son courage et son sang-froid. A effectué personnellement et souvent seul de multiples patrouilles présentant de très gros dangers. Blessé en se portant au secours d'un de ses hommes mortellement atteint et dont il a ramené le corps.

Sous-lieutenant HEINTZ, 209^e d'infanterie : blessé le 23 août, réintégré son corps à peine guéri pour tomber frappé aux côtés de son chef de bataillon qu'il accompagnait volontairement dans une reconnaissance aux tranchées de première ligne.

Adjudant GORSE, 209^e d'infanterie : blessé très grièvement, a encouragé les soldats blessés avec lui ; a tenu à être soigné le dernier de tous et, lorsque son tour est arrivé, n'a voulu être pansé que debout.

Caporal NARDOU, 209^e d'infanterie : privé, à

la suite de la commotion produite par un obus, de l'usage de l'ouïe et de la parole, a continué à s'occuper de son escouade jusqu'au moment où il a pu être remplacé.

Soldat DARRIEULET, 209^e d'infanterie : a été blessé le 9 décembre dans la tranchée, en faisant preuve d'un courage exemplaire.

Soldat ROUDES, 209^e d'infanterie : s'est conduit, le 10 décembre, de la façon la plus brave, sous une fusillade violente de l'ennemi et a été finalement blessé.

Lieutenant de réserve PRIVAT, 14^e d'infanterie : par son sang-froid et sa belle attitude, a puissamment contribué le 11 décembre à maintenir sa compagnie sur une position, malgré un feu très violent d'artillerie ; a ainsi montré à tous qu'il était le devoir dans des circonstances particulièrement critiques. Enserveli avec plusieurs de ses hommes par l'explosion d'un fourneau de mine allemand, aussitôt dégagé n'a eu que le souci de sauver ses hommes et de poursuivre sa mission.

Lieutenant de réserve DIGOY, 14^e d'infanterie : a fait preuve de la plus belle cranerie depuis le début de la campagne et notamment le 6 décembre, jour où son unité, de service dans les tranchées, a eu à subir un feu intense et particulièrement ajusté d'artillerie.

Sous-lieutenant DELSAHUT, 14^e d'infanterie : a témoigné, le 14 décembre, d'une énergie particulière pour maintenir l'ordre dans sa section, dont une partie venait d'être ensevelie sous la terre projetée par une rafale d'obus.

Sergent BOUDET, 14^e d'infanterie : sous la menace d'une attaque, a entraîné le 14 décembre ses hommes à la défense d'une tranchée soumise à un tir ajusté d'artillerie, et qui n'avait pu être occupée par ses défenseurs pendant le bombardement. A toujours eu une belle attitude au feu.

Sergent MENGELLE, 14^e d'infanterie : chargé avec une escouade d'aller couper les fils de fer en avant des tranchées ennemies, est tombé frappé à mort en accomplissant sa mission, admirable exemple qui a communiqué à la troupe la plus belle énergie.

Sergent FAZILLE, 14^e d'infanterie : chargé de la protection d'une équipe de travailleurs du génie, a accompli avec beaucoup de courage et d'énergie cette mission au cours de laquelle il a été blessé ; est resté à son poste jusqu'au bout.

Caporal AYNIE, 14^e rég. d'infanterie : malgré le tir incessant de l'ennemi, s'est présenté spontanément le 15 décembre, pour placer à trente mètres en avant des tranchées deux rouleaux de ronces artificielles ; a été blessé au ventre au cours de cette opération.

Soldats DARDIER et MEDA, 14^e d'infanterie : ont été chercher le 15 décembre leur caporal blessé en posant des fils de fer sous le feu ennemi et sont ensuite allés achever ce travail qu'ils ont mené à bien.

Soldat BOULESTIN, 14^e d'infanterie : faisant partie d'une équipe de coupeurs de fils de fer, a été blessé au cours de sa mission et est resté auprès de son sergent tué pour défendre son corps. A donné le plus brillant exemple de courage et de dévouement.

Soldat PASQUET, 14^e d'infanterie : a tenté à trois reprises d'enlever le corps de son sergent tué près des fils de fer ennemis et a réussi à accomplir sa mission malgré une vive fusillade ; très brillante conduite.

Colonel TAURIGNAC, 57^e d'artillerie : chargé d'assurer l'action de l'artillerie sur une partie importante du front, a réussi à donner à ses batteries un esprit d'offensive hardie, se portant de sa personne sans hésiter, pour les reconnaissances, aux points les plus exposés du terrain. Très brillant au feu ; a contribué largement au succès du 8 décembre.

Lieutenant SERVILE, 57^e d'artillerie : par des reconnaissances faites jusqu'aux points des tranchées les plus battus et par un travail aussi intelligent qu'ingénieux, a considérablement aidé à la préparation des mesures propres à assurer la concentration des feux d'un nombre élevé de batteries sur la position enlevée le 8 décembre.

Lieutenant SOULE, 57^e d'artillerie : revenu sur le front après guérison d'une blessure de guerre et désigné pour commander une section d'accompagnement à l'attaque du 8, s'est résolulement porté à un poste d'observation qu'il savait très dangereux et s'y est maintenu malgré le feu le plus violent de l'artillerie ennemie, coopérant très utilement au succès de l'attaque.

CITATIONS

(Suite).

Maréchal des logis LACRAMBE, 57^e d'artillerie : a donné en maintes circonstances des preuves du plus grand courage. Chargé le 7 décembre de préparer des abris pour l'installation d'une section a continué à diriger ce travail étant de sa personne à découvert, et l'a fait terminer malgré un feu violent d'artillerie en restant exposé aux balles qui venaient à tout instant frapper l'épaulement abritant les travailleurs.

Canonier ROUQUET, 57^e d'artillerie : ayant eu son mégaphone traversé et mis hors de service, a continué sans hésitation son service de signaleur à la voix et par gestes, se tenant pour cela et malgré le feu de l'ennemi, hors de l'abri qui avait été préparé pour les signaleurs.

Sous-lieutenant CHOLEWSKI, 23^e d'artillerie : envoyé le 8 décembre auprès du lieutenant-colonel directeur des attaques du 83^e pour lui indiquer le moment où l'attaque pouvait se déclencher ; sa mission terminée, est resté volontairement auprès de cet officier supérieur pour lui servir d'adjoint, et, sous un feu intense, a fait ce service jusqu'au lendemain neuf heures dans nos tranchées et dans les tranchées ennemies dont on venait de s'emparer. Officier d'artillerie exceptionnellement doué, dont les multiples observations ont puissamment contribué depuis un mois à donner à notre artillerie une supériorité complète sur l'artillerie ennemie.

Sous-lieutenant de réserve BARTHE, 23^e rég. d'artillerie : a, comme officier orienteur, rempli à plusieurs reprises des missions particulièrement dangereuses. Insouciant du danger, a fait preuve d'un zèle courageux en se maintenant dans les tranchées de première ligne, sous le feu de l'ennemi, pendant les journées des 10, 12, 13, 19 novembre et 8, 9, 10 décembre, soit pour assurer le réglage de tir de son groupe, soit pour assurer la liaison avec l'infanterie.

Lieutenant-colonel HUCHER, 2^e d'artillerie lourde : chef remarquable, officier supérieur doué des plus sûres qualités militaires. A rendu les plus grands services dans la préparation des attaques, et notamment dans celle du 8 décembre, où, grâce à la préparation du tir de l'artillerie lourde placée sous son commandement, les résultats obtenus ont dépassé toutes les prévisions et assuré le succès de l'opération.

Capitaine LÉVY, 2^e d'artillerie lourde : par son habileté à préparer le tir de la batterie de 155 C. T. R. qu'il commandait, a obtenu des résultats surprenants dans les combats des 8 et 9 décembre et contribué puissamment au succès de l'assaut.

Lieutenant ARBEL, 2^e d'artillerie lourde : après des reconnaissances multiples opérées dans les tranchées sous le feu, a organisé les communications de l'artillerie lourde dans des conditions qui ont largement contribué au succès de son tir dans l'attaque du 8 décembre. A montré la plus rare intelligence pour la direction du tir de l'artillerie lourde.

Capitaine DE CURIÈRES DE CASTELNAU, état-major de la 34^e division d'infanterie : se dépense sans compter en toutes circonstances depuis le début de la guerre. A travaillé très activement à la préparation de l'attaque du 8 décembre et, en vue de cette préparation, a exécuté avec la plus grande intelligence sur un terrain sillonné par des projectiles plusieurs reconnaissances qui ont fourni au commandement de très utiles renseignements.

Médecin principal MARTIN : n'a pas cessé depuis le début de la campagne de diriger avec une intelligence, un dévouement, une conscience dignes des plus grands éloges le service de santé de la 34^e division, notamment le 22 août, où il est resté à l'ambulance bien après le départ des troupes, les 27 et 28 août, les 7, 8, 9 et 10 septembre, les 26 et 27 septembre, et enfin, à l'attaque du 8 décembre. N'a pas hésité à se porter courageusement aux postes les plus périlleux pour s'assurer du bon fonctionnement du service. Médecin chef remarquable par son courage calme et froid.

Médecin-major LANUSSE-CROUSSÉ : depuis le début des opérations, commande le groupe divisionnaire des brancardiers avec

une grande autorité et a toujours dirigé personnellement la recherche et le transport des blessés sur les ambulances avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge, souvent sous le feu de l'ennemi, dans les combats des 27 et 28 août, des 7 au 10 et des 26 et 27 septembre. Pendant les journées des 8 et 9 décembre, s'est particulièrement distingué en restant sur le terrain jour et nuit, jusqu'à l'enlèvement du dernier blessé.

Chef de bataillon NICOLLE, état-major de la 34^e division d'infanterie : commandant le bataillon du génie qui opérait dans le secteur de la brigade, a dirigé nuit et jour les travaux du génie préparatoires aux attaques du 8 décembre, et pour l'exécution de l'opération même, a puissamment aidé au moyen de ses troupes la progression de l'infanterie sur les différents points d'attaque. D'un courage tranquille et froid qui inspire le calme à tout son personnel.

Sous-lieutenant COSTE, 2^e génie : bien que grièvement blessé au début de l'attaque du 8 décembre, a continué à entraîner sa section et n'a voulu être pansé qu'après l'occupation de la tranchée ennemie. Très brillante conduite.

18^e Corps d'Armée.

Capitaine BORDES, 57^e d'infanterie : le 2 novembre a résisté avec une extrême énergie aux attaques allemandes dirigées sur les tranchées occupées par sa compagnie. A fait preuve du plus beau courage en défendant lui-même avec quelques hommes l'accès d'un boyau où l'ennemi s'efforçait de pénétrer.

Le 3^e BATAILLON DU 142^e TERRITORIAL : le 20 décembre, a exécuté une contre-attaque et s'est maintenu pendant trois jours sur les positions reconquises malgré de nouvelles attaques allemandes. A perdu deux fois son chef et a subi de fortes pertes. Par son courage et sa ténacité, ce bataillon a donné aux troupes alliées qui combattaient autour de lui une haute idée des troupes territoriales.

Corps d'armée colonial.

Général CAUDRELIÈRE, 6^e brigade d'infanterie coloniale : tombé glorieusement le 30 novembre en examinant de la tranchée la plus avancée de la brigade les travaux ennemis, après avoir au cours de la campagne exposé cent fois sa vie avec un absolu mépris du danger ; blessé précédemment, n'avait pas cessé son service un seul jour.

Colonel GUÉRIN, commandant la 1^{re} brigade d'infanterie coloniale : a fait preuve de hautes qualités militaires, le 22 août, où, grâce à son énergie, à sa bravoure et à son ascendant de chef, il a réussi, malgré des pertes considérables, à arrêter jusqu'au soir avec son régiment les violentes attaques d'un ennemi très supérieur en nombre. A depuis, comme commandant de la 1^{re} brigade, montré un sens tactique très sûr et donné à tous un exemple constant de calme et de sentiment du devoir.

Capitaine TEXIER, état-major de la 1^{re} brigade d'infanterie coloniale : brillante conduite depuis le début des opérations et, en dernier lieu, au cours d'une attaque exécutée le 17 novembre, s'est offert pour porter des ordres et assurer la liaison entre les diverses unités et a accompli ces missions délicates et périlleuses.

Chef de bataillon GRAMMONT, 22^e d'infanterie coloniale : a montré, le 22 août, une bravoure et une décision exceptionnelles en enlevant avec son bataillon un village fortifié, forçant l'ennemi à abandonner neuf pièces de canon ; le lendemain, n'ayant pas reçu à temps un ordre de repli et se trouvant cerné dans un bois avec six compagnies, s'est dégagé à la baïonnette et a rejoint le régiment la nuit avec tout son monde. Tombé glorieusement le 27 août en dirigeant avec son audace habituelle l'attaque d'un village et en repoussant des forces ennemies supérieures en nombre.

Chef de bataillon MARCHAL, 22^e d'infanterie coloniale : a réussi par son audace et son intrépidité à enlever un pont et successivement quatre lignes de tranchées ennemies. Tombé glorieusement au moment où il se dressait debout pour porter de nouveau ses hommes en avant.

Capitaine FOSSES, 22^e d'infanterie coloniale : blessé à la main au combat du 22 août, a refusé de se laisser évacuer. Blessé mortelle-

ment quatre jours plus tard, en portant sa compagnie à l'attaque d'un village, a refusé de se laisser emporter, désirant mourir sur la ligne de feu.

Capitaine RAYMOND, 22^e d'infanterie coloniale : succédant dans le commandement de son bataillon à trois officiers tués ou blessés dans les vingt-quatre heures, blessé lui-même, a refusé de se laisser évacuer et a continué à imprimer à ses unités une énergie offensive.

Lieutenant de réserve VIER, 22^e d'infanterie coloniale : brillante conduite dans tous les combats où son régiment a été engagé depuis le début des opérations, particulièrement le 11 novembre, où il a énergiquement repoussé une violente attaque de l'ennemi.

Médecin-major DOREAU, 22^e d'infanterie coloniale : a fait preuve du plus grand dévouement et d'un absolu mépris du danger au combat du 15 septembre, en soignant sous un feu très violent les blessés amenés au poste de secours de première ligne.

Médecin-major MERCIER, 22^e d'infanterie coloniale : a donné, les 14 et 15 septembre, le plus bel exemple de courage et de dévouement en relevant les blessés et en leur donnant ses soins sous un feu violent.

Médecin-major PATTERSON, 22^e d'infanterie coloniale : a secondé, aux combats des 14 et 15 septembre, avec un absolu dévouement et un calme remarquable, le médecin-chef de service en allant soigner les blessés sous un feu violent.

Adjudant PERRET, 22^e d'infanterie coloniale : très belle attitude au feu. Comme chef d'une section de mitrailleuses, a fait subir de grosses pertes à l'ennemi sous un feu violent. Blessé à son poste de combat (15 septembre).

Soldat VIGNAUD, 22^e d'infanterie coloniale : blessé d'une balle à l'épaule le 4 novembre au matin, a refusé de quitter son poste en disant : « Je puis continuer de tirer avec un bras ». N'a consenti que le soir à être évacué, sur l'ordre de son capitaine.

Soldats FOULGOT et PASSERON, 22^e d'infanterie coloniale : au moment où leur tranchée était soumise au feu intense de l'artillerie lourde ennemie, se sont offerts pour aller relever les sentinelles en avant de la tranchée et ont rempli leur mission jusqu'au bout malgré les grenades et les obus qui les ont couverts de terre à deux reprises.

Soldat BASTIA, 22^e d'infanterie coloniale : déjà remarqué et blessé le 23 août ; très belle conduite et sang-froid remarquable au feu au combat du 15 septembre.

Soldat POUBEL, 22^e d'infanterie coloniale : s'est offert spontanément comme observateur en remplacement d'un des camarades blessés en un endroit très battu par l'artillerie ennemie ; y a été blessé (15 septembre).

Capitaine PAULET, 2^e d'infanterie coloniale : par son attitude énergique, a, le 3 septembre, maintenu sous un feu violent sa compagnie composée d'hommes nouvellement arrivés, a su leur inspirer assez de confiance pour assurer l'exécution régulière de ses ordres et une défense opiniâtre du terrain. Blessé à la jambe, a conservé son commandement.

Sergent BOCHER, 2^e d'infanterie coloniale : a pris le commandement de sa section après la mort du sous-lieutenant et l'a conduite avec succès, repoussant à la baïonnette l'ennemi au delà d'un retranchement dont il venait de s'emparer.

Caporal QUEMENET, 2^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé après avoir donné à ses hommes le plus bel exemple d'énergie et de sang-froid au cours d'une attaque effectuée par l'ennemi.

Capitaine MILOT, 7^e d'infanterie coloniale : a montré les meilleures qualités militaires dans toutes les opérations où son unité a été engagée depuis le début des opérations. Blessé le 6 septembre à la fin d'une journée où il avait donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid à sa troupe.

Sergent BAYLE, 7^e d'infanterie coloniale : a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en assurant seul, depuis un mois et demi, la direction du service téléphonique de deux régiments, restant dans les tranchées sans prendre un jour de repos.

Sergent RUSSAC, 7^e d'infanterie coloniale : ayant appris qu'un chef de petit poste venait d'être tué, s'est porté de lui-même et sans attendre d'ordres à ce poste pour y remplacer

son camarade. N'a cessé de faire preuve de courage, de sang-froid et d'initiative depuis le début de la campagne.

Capitaine GAILLARD, 24^e d'infanterie coloniale : au combat du 26 septembre, a porté avec la plus grande vigueur sa compagnie à la baïonnette au-devant d'une contre-attaque ennemie qu'il contribua à repousser. S'est maintenu sur ses positions malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en chasser.

Capitaine BARREAU, 24^e d'infanterie coloniale : tué glorieusement le 6 septembre, après s'être reporté à l'assaut d'un village à la tête de sa compagnie. Resté avec une vingtaine d'hommes, les a maintenus sur la position conquise malgré un feu très violent et a été tué en faisant le coup de feu pour donner l'exemple à ses hommes.

Adjudant BEGUÉ, 24^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 28 août, où il a conduit brillamment sa section et sauvé de nombreux blessés, menacés de tomber aux mains de l'ennemi.

Adjudants DESEUX, PAPELARD, SIMON, sergent-major **MARIGAU**, sergent **PETIT**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont brillamment entraîné leur section dans une contre-attaque et maintenu leur troupe à découvert pendant seize heures sous le feu continu de l'ennemi.

Sergent DURAND, 1^{er} d'infanterie coloniale : a montré un calme et un sang-froid remarquables dans le commandement de sa section qui repoussa plusieurs assauts violents de l'ennemi.

Caporal KERRIEN, Soldats **GAMBILLON, CADRO**, 1^{er} d'infanterie coloniale : ont fait preuve de courage et d'énergie en résistant pendant quatre jours, sous un feu violent et au point le plus dangereux de la ligne de tranchées.

Caporal RENAUD, 3^e d'infanterie coloniale : n'a cessé de donner des preuves de bravoure. En dernier lieu, a réussi, sous le feu, à ramener le corps d'un sergent tombé à moins de trente mètres des lignes ennemies.

Soldat JAUNATRE, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au combat du 22 août où il a été grièvement blessé. A demandé à revenir sur le front bien qu'incomplètement guéri, et n'a cessé depuis de donner des preuves de courage et de dévouement.

Soldat POUVEAU, 3^e d'infanterie coloniale : s'est offert à aller en plein jour chercher le corps de son sergent à 30 mètres des tranchées ennemies et ne s'est arrêté dans sa mission que sur l'ordre du chef de bataillon. Est resté en avant de la tranchée pour surveiller le corps, malgré un feu violent de l'ennemi.

Soldats LARGUIER et GAILLARD DE LA ROCHE, 4^e d'infanterie coloniale : ont fait preuve d'entraide et de dévouement remarquables pour assurer les communications téléphoniques des tranchées de première ligne. Le 1^{er} novembre, sont sortis à deux reprises des tranchées sous un feu très violent, pour réparer les fils coupés par les projectiles.

Soldat PETRIGNANT, 8^e d'infanterie coloniale : étant en faction en avant d'une ligne de défense soumise à un violent bombardement, a eu le bras cassé par l'éclatement d'un obus. Est resté néanmoins à son poste jusqu'à ce qu'il ait pu être régulièrement relevé.

Médecin auxiliaire ARRIGHI, 21^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, en toutes circonstances, fait preuve de bravoure et de sentiment du devoir en assurant d'une façon parfaite le traitement des blessés sur le champ de bataille. Blessé le 20 novembre au moment où il se portait dans une tranchée de première ligne pour assurer son service.

Sergent MEQUIN, 21^e d'infanterie coloniale : a montré le plus grand courage dans l'exécution d'une patrouille au cours de laquelle il a eu un caporal et un homme blessés. A fait preuve d'un bel exemple de solidarité en chargeant sur son dos le caporal blessé en dépit du tir ajuste de l'ennemi.

Soldat GERARD, 23^e d'infanterie coloniale : bel exemple de volonté en refusant son évacuation et en continuant à assurer son service malgré une blessure causée par une balle reçue dans la poitrine au combat du 22 août.

Lieutenant CAROUR, 3^e d'artillerie coloniale : étant commandant du feu d'une batterie de 90, a fait preuve d'un calme et d'un sang-froid remarquables, sous un violent

bombardement de l'artillerie lourde allemande, faisant rétablir la communication téléphonique avec son commandant de batterie pour continuer le feu et réussissant à éviter toute perte de son personnel.

Canonnier LIEVAUX (artillerie de corps) : a montré le plus calme courage et un remarquable dévouement en continuant son service de téléphoniste sous un bombardement d'artillerie lourde et en allant réparer la ligne téléphonique sous le feu.

Maréchal des logis chefs GAGNERIE et RAFFESTIN, 2^e d'artillerie coloniale : belle conduite au combat du 22 août, sur le point d'être faits prisonniers, ont réussi à se dégager, à franchir les avant-postes allemands et à regagner les lignes françaises avec leur capitaine commandant auquel ils ont été du plus grand secours.

Maréchal des logis GREE (artillerie divisionnaire 2) : blessé à la cuisse le 15 septembre, est resté à son poste et a continué à exercer ses fonctions de chef de pièce en se faisant assister sur un avant-train.

Maréchal des logis MARY (artillerie divisionnaire 2) : blessé au combat du 25 août, a continué avec le plus grand sang-froid à exercer le commandement de sa pièce sous le feu le plus violent.

Maréchal des logis COUSTY (artillerie divisionnaire 2) : blessé au combat du 3 septembre, est resté à son poste jusqu'à la fin de la journée en donnant à tous le plus bel exemple de courage.

Lieutenant DE FONTAINES, 6^e dragons : a fait preuve le 22 août de remarquables qualités de sang-froid et de décision en traversant les lignes allemandes à la tête de son peloton et en passant une rivière à la nage pour rallier les forces françaises.

Lieutenant DE MASSA, 6^e dragons : le 22 août, sur le point d'être cerné par l'ennemi dans un village, a réussi à percer les lignes ennemies à la tête de son peloton et à rallier les forces françaises en passant une rivière à la nage.

Adjudant BATTAGLINI, 6^e dragons : brillante conduite au combat du 22 août ; a rallié son escadron dont tous les officiers étaient tombés ; a entraîné ses hommes à travers les lignes allemandes, à traverser une rivière à la nage et a ainsi réussi à en ramener un grand nombre.

Maréchal des logis DE MAILLÉ, 6^e dragons : a donné le plus bel exemple de bravoure au combat du 22 août où, en pleine action, il a mis deux fois pied à terre pour relever de ses camarades blessés ou engagés sous leurs chevaux.

Troupes d'Afrique.

Légionnaire ALALOUF, 1^{er} étranger : a réclamé comme un honneur d'occuper au combat la place qu'il savait être la plus dangereuse. Tombé glorieusement à cette place, sous les balles de l'ennemi, en donnant à tous un bel exemple de courage et de dévouement.

Lieutenant HENRIET, 9^e tirailleurs : bien que sérieusement blessé à l'épaule le 2 novembre, à l'attaque d'un village, a continué jusqu'à l'épuisement complet de ses forces à conduire sa section avec son énergie habituelle et à l'entraîner vigoureusement en avant.

Groupes de divisions territoriales.

Capitaine WUILQUE, 16^e territorial : d'un courage à toute épreuve, a été tué à la tête de son bataillon le 11 novembre.

Capitaines VIVENOT et GOUBET, 16^e territorial d'infanterie : très braves au feu ont été blessés à la tête de leur compagnie le 11 novembre.

Capitaine de réserve QUINTON, 29^e d'artillerie : officier de la plus rare intrépidité dont il est impossible de résumer les actes de bravoure. Ne cesse de donner le plus bel exemple de sang-froid, d'énergie et d'entraide. A été blessé à trois reprises différentes, dont une fois assez sérieusement.

Capitaine CLET, commandant le 1^{er} bataillon du 16^e territorial : très belle attitude au feu : s'est cramponné au terrain les 9, 10, 11 novembre, exécutant plusieurs charges à la baïonnette et dégageant ainsi la situation de sa brigade.

Capitaine de réserve CHUCHU, état-major de la 162^e brigade : toujours prêt à toutes les missions, a montré, le 11 novembre, un bril-

lant courage en entraînant dans une charge à la baïonnette, des fractions isolées de la brigade et les amenant jusqu'à la ligne de feu. **Capitaine MULLER**, état-major de la 162^e brigade : le 11 novembre, a ramené très courageusement à la charge à la baïonnette les fractions de la 162^e brigade. La nuit suivante, par une tempête épouvantable, s'est acquitté avec succès d'une mission périlleuse sur la rive droite d'un fleuve.

Capitaine de territoriale DE THEULLOY, 14^e territorial d'infanterie : le 11 novembre, avec un mépris absolu du danger, a entraîné à la charge à la baïonnette les éléments des 12^e et 14^e territoriaux plus ou moins épars.

Lieutenant MICHAUD, 16^e territorial : s'est particulièrement distingué par son courage et son énergie, a maintenu sa compagnie au feu ; a eu une partie de la main droite emportée.

Lieutenant CALLY, 16^e territorial : superbe attitude au feu. A la tête de sa section a enlevé une tranchée et a fait preuve de très grandes qualités de commandement.

Adjudant MORTIER, 14^e territorial : emparé du fusil d'un blessé, a foncé en avant entraînant la fraction qui se trouvait derrière lui, a tué une douzaine d'ennemis et a mis les autres en fuite.

Soldat OLLÉ, 16^e territorial : a su, par son entraînement, grouper autour du drapeau et ramener en avant, en chantant la *Marseillaise*, de nombreux égarés qui se trouvaient sans commandement.

Maréchal des logis AUSSART, 29^e d'artillerie : a fait preuve de belles qualités de commandement et de sang-froid en effectuant un tir sous le feu de l'ennemi et en réussissant à enlever sa pièce dont un bandage de roue avait été coupé par un projectile ennemi.

Adjudant HELLUIN, 3^e chasseurs : au cours d'un combat, a fait preuve d'énergie et de sang-froid, notamment en transmettant des ordres sous le feu de l'ennemi.

Brigadier BEN TERBOUA ABDEL KADER, spahis auxiliaires algériens : a fait preuve de courage et de sang-froid au cours d'une reconnaissance et a réussi à sauver quatre blessés qu'il a ramenés dans nos lignes.

Aviation et divers.

Sous-lieutenant COUDER et sergent VERWICHT : ont, le 2 décembre, dans des conditions climatiques très défavorables et malgré un tir violent et précis de l'artillerie ennemie, exécuté entièrement la reconnaissance dont ils étaient chargés ; sont rentrés avec un appareil criblé de balles.

Lieutenants PELEGE et CHABERT : chargés d'exécuter une reconnaissance à longue portée, ont été dès le début violemment pris à partie par l'artillerie ennemie qui a réussi à atteindre leur appareil et à compromettre la solidité ; bien que conscients du danger qu'ils couraient n'en ont pas moins intégralement accompli leur mission, sans diminuer en rien la longueur du vol à effectuer.

Capitaine BÉNAZET, état-major d'une armée : depuis le début de la campagne, fait preuve d'une ardeur et d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Au cours d'un combat, se trouvant provisoirement détaché auprès d'un général commandant un corps d'armée, s'est offert spontanément pour aller reconnaître si un village, situé en avant du front, était occupé par l'ennemi. A rempli sous un feu des plus violents, avec un sang-froid et un courage remarquables cette mission particulièrement dangereuse.

Capitaine d'infanterie PARISOT, état-major d'une armée : a, depuis le début de la campagne, rempli de nombreuses et difficiles missions. A pu, grâce à son activité, à son sang-froid et à son tact, renseigner à tout instant et exactement le commandant de l'armée sur une partie du front particulièrement menacée. A exécuté depuis ses premières lignes une série de précieuses reconnaissances dans lesquelles il a fait preuve d'une vive intelligence et d'un grand courage.

Gouvernement militaire de Paris.

Cavalier DE POIX, 19^e escadron du train : le 17 novembre s'est porté spontanément dans un village violemment bombardé par l'artillerie ennemie, pour y chercher un officier général blessé qu'il a ramené dans sa voiture. Dans la journée du 12 décembre, s'est

proposé pour porter une communication urgente à un moment où l'espace à parcourir était violemment canonné par l'artillerie ennemie et a réussi à accomplir sa mission.

Lieutenant JEAN, 1^{er} génie : a détruit à la mitraille une maison occupée par l'ennemi et située à quelques mètres des tranchées françaises. Malgré le danger très grand que présentait l'opération, a coopéré au placement de la charge, et a pris avec beaucoup de sang-froid et de courage les mesures qui ont assuré le succès de la mission dont il était chargé.

4^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant MAURY, 101^e d'infanterie : a, en toutes circonstances, depuis le début de la campagne, fait preuve des plus grandes qualités d'énergie et de sang-froid. A été grièvement blessé le 1^{er} octobre, en entraînant ses hommes hors de la tranchée.

Sergent BRAULT, 103^e d'infanterie : par son sang-froid et sa bravoure a rendu possible une opération délicate de destruction exécutée par le génie sous le feu de l'ennemi. L'aisant partie du groupe franc de la compagnie a dirigé de nombreuses patrouilles dans des circonstances très périlleuses.

Soldat GAUDIN, 101^e d'infanterie : s'est présenté spontanément comme éclaireur pour fouiller la lisière d'un village occupé par l'ennemi. Rencontrant un patrouilleur allemand, l'a laissé approcher, s'est précipité sur lui, baïonnette au canon, a essuyé un coup de feu, et l'a fait prisonnier.

Capitaine APPERT-FREY, 124^e d'infanterie : a constamment fait preuve de courage, d'abnégation et du mépris le plus absolu du danger. En particulier le 24 août, a fait déployer sa section près d'une brigade bavaroise, et l'a empêchée de déboucher pendant neuf heures. Le 4 décembre, s'est lancé à l'assaut des tranchées ennemies avec sa section, les a enlevées à la baïonnette sans tirer un coup de fusil, et a entraîné par son élan toute la colonne d'assaut, qui a réussi à s'emparer à la baïonnette du point d'appui ennemi.

Capitaine d'infanterie BUCHENSCHUTZ : observateur en avion, puis attaché au 3^e bureau du grand quartier général, où il a rendu les plus grands services.

Lieutenant-colonel d'infanterie BEL : parvient, grâce à son activité, son dévouement et sa connaissance du personnel, à assurer l'écrasement tant que délicat travail incombant à son bureau. Possède toutes les qualités d'élévation de caractère et de fermeté de jugement correspondant à sa situation. Mérite largement la croix par les services rendus par lui depuis le début de la campagne.

Lieutenant DE POUYDRAGUIN, 23^e bataillon de chasseurs : a accompli de magnifiques actes d'héroïsme depuis le début de la guerre. S'est comporté d'une façon exceptionnellement brillante dans l'enlèvement d'une position, et vient encore de faire la preuve de la plus grande bravoure en montant à la tête de sa compagnie, à l'assaut d'une position presque inaccessible. Blessé grièvement.

Capitaine d'infanterie ANDLAUER : services exceptionnels rendus dans le service dont il est chargé.

Capitaine d'infanterie PICARD, 227^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début des opérations par sa bravoure, son sang-froid, son initiative. En toutes circonstances, il donne à ses hommes le meilleur exemple en les réconfortant dans les tranchées de première ligne, et en sachant soutenir leur moral.

Capitaine MENETRIER, 8^e tirailleurs : s'est distingué les 21 et 22 septembre et, depuis cette date, ne cesse de faire preuve d'activité, d'initiative intelligente et de courage en toutes circonstances. Officier très méritant.

Capitaine FABRE, 224^e d'infanterie : a fait preuve d'une bravoure qui peut être donnée en exemple. Blessé, est rentré au corps à peine rétabli.

Capitaine de bataillon territorial CHEVILLOTTE, 2^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par sa conduite remarquable au feu. A enlevé son bataillon, le 17 décembre, à l'attaque d'un village fortifié, de la façon la plus brillante, et a organisé ensuite, sous le feu, la partie conquise. Blessé, le 18, d'un éclat d'obus en parcourant sa position.

Capitaine SACCONNEY, 233^e d'infanterie : a commandé pendant huit jours son régiment, son lieutenant-colonel et les deux chefs de

Sous-lieutenant DE PEUNART, 18^e dragons : pendant les nuits du 18 et du 19 novembre, est sorti des tranchées avec son peloton, sous une très vive fusillade, à 80 mètres de l'ennemi pour soutenir l'infanterie et maintenir une contre-attaque allemande. A eu sa coiffure traversée par un éclat d'obus.

Maréchal des logis BENOIST, 15^e dragons : grièvement frappé en combattant à 80 mètres en avant des tranchées.

Cavalier FAURE, 11^e dragons : le 30 novembre, au retour d'une patrouille, ayant été blessé grièvement d'un coup de feu au bras et dans les reins, à 20 mètres des tranchées allemandes, s'est traîné pendant 200 mètres sous les mains de l'ennemi, pour ne pas rester entre ses mains et rejoindre les tranchées françaises.

Cavalier FILLER, 18^e dragons : pendant la nuit, a aidé à transporter un blessé en terrain découvert et sous une violente fusillade. Blessé le lendemain, n'a pas voulu être pansé avant qu'on ne soit allé chercher un de ses camarades grièvement blessé, qui avait besoin d'être secouru.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Sous-lieutenant territorial CHÈVRE, 2^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, depuis le commencement de la campagne, du courage le plus grand et d'un mépris absolu du danger. En particulier le 24 août, a fait déployer sa section près d'une brigade bavaroise, et l'a empêchée de déboucher pendant neuf heures. Le 4 décembre, s'est lancé à l'assaut des tranchées ennemies avec sa section, les a enlevées à la baïonnette sans tirer un coup de fusil, et a entraîné par son élan toute la colonne d'assaut, qui a réussi à s'emparer à la baïonnette du point d'appui ennemi.

Capitaine d'infanterie BUCHENSCHUTZ : observateur en avion, puis attaché au 3^e bureau du grand quartier général, où il a rendu les plus grands services.

Lieutenant-colonel d'infanterie BEL : parvient, grâce à son activité, son dévouement et sa connaissance du personnel, à assurer l'écrasement tant que délicat travail incombant à son bureau. Possède toutes les qualités d'élévation de caractère et de fermeté de jugement correspondant à sa situation. Mérite largement la croix par les services rendus par lui depuis le début de la campagne.

Lieutenant DE POUYDRAGUIN, 23^e bataillon de chasseurs : a accompli de magnifiques actes d'héroïsme depuis le début de la guerre. S'est comporté d'une façon exceptionnellement brillante dans l'enlèvement d'une position, et vient encore de faire la preuve de la plus grande bravoure en montant à la tête de sa compagnie, à l'assaut d'une position presque inaccessible. Blessé grièvement.

Capitaine d'infanterie ANDLAUER : services exceptionnels rendus dans le service dont il est chargé.

Capitaine d'infanterie PICARD, 227^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début des opérations par sa bravoure, son sang-froid, son initiative. En toutes circonstances, il donne à ses hommes le meilleur exemple en les réconfortant dans les tranchées de première ligne, et en sachant soutenir leur moral.

Capitaine MENETRIER, 8^e tirailleurs : s'est distingué les 21 et 22 septembre et, depuis cette date, ne cesse de faire preuve d'activité, d'initiative intelligente et de courage en toutes circonstances. Officier très méritant.

Capitaine FABRE, 224^e d'infanterie : a fait preuve d'une bravoure qui peut être donnée en exemple. Blessé, est rentré au corps à peine rétabli.

Capitaine de bataillon territorial CHEVILLOTTE, 2^e d'infanterie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par sa conduite remarquable au feu. A enlevé son bataillon, le 17 décembre, à l'attaque d'un village fortifié, de la façon la plus brillante, et a organisé ensuite, sous le feu, la partie conquise. Blessé, le 18, d'un éclat d'obus en parcourant sa position.

Capitaine SACCONNEY, 233^e d'infanterie : a commandé pendant huit jours son régiment, son lieutenant-colonel et les deux chefs de

bataillon ayant été mis hors de combat. Blessé le 6 septembre, est revenu à peine guéri.

Chef de bataillon territorial BIENAYMÉ, 365^e d'infanterie : belle conduite au cours d'un combat où il a été blessé.

Capitaine SERRES, 311^e d'infanterie : a été blessé très grièvement le 11 septembre.

Capitaine GAGIN, 72^e d'infanterie : a remarquablement commandé sa compagnie et a fait preuve, en toutes circonstances, de la plus grande valeur. Blessé, est revenu au front après guérison. Ayant été blessé de nouveau, a conservé le commandement pendant trois jours, jusqu'au moment où une nouvelle blessure l'a mis hors de combat.

Capitaine MARCHAL, 323^e d'infanterie : depuis le début de la campagne n'a cessé de se prodiguer avec le dévouement le plus absolu et le plus éclairé. Le 26 septembre, a conduit admirablement son unité. Les 20 et 21 octobre, a mené plusieurs attaques pour dégager une compagnie dont la situation était compromise et, au cours de l'une d'elles, est arrivé dans une tranchée allemande où il a tué plusieurs ennemis. A fait preuve d'une initiative raisonnée, du courage calme et de la haute valeur morale qui font l'excellent chef de troupe.

Chef de bataillon YMONET, 65^e d'infanterie : a très brillamment commandé son bataillon depuis le début de la campagne et a fait preuve des plus grandes qualités de sang-froid et de courage dans les circonstances les plus difficiles.

Capitaine BRINGUET, 107^e d'infanterie : au combat du 28 août, a reçu une balle en pleine poitrine. Au moment où on allait le panser, voyant une de ses sections sur le point de plier, a couru à elle et n'est revenue se faire soigner qu'après l'avoir ramené au combat.

Capitaine GOUZE DE SAINT-MARTIN, 83^e d'infanterie (commande provisoirement le bataillon) : a été blessé au combat du 27 août. Sert avec beaucoup de dévouement.

Capitaine DE JAUSSEYNDY - DUCLOS, 11^e d'infanterie : blessé. A assuré avec la plus grande énergie le commandement de son bataillon jusqu'au moment où il a été évacué. Revenu sur le front à peine guéri.

Très énergique et capable.
Chef de bataillon BONNAUDET, 57^e d'infanterie : officier supérieur très méritant ; est sur le front depuis le début de la campagne. A été l'objet d'une citation. A été blessé.

Capitaine NICOLAS, 12^e d'infanterie : officier très vigoureux, d'une bravoure exceptionnelle. A été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée. A été blessé deux fois.

Capitaine DUCHAT, 4^e tirailleurs indigènes : a tenu, avec sa compagnie, pendant trois jours, sous un feu violent d'artillerie, des tranchées sans cesse attaquées par l'ennemi. Excellent officier, qui n'a cessé de montrer une bravoure et un entraînement remarquables qu'il a su communiquer à sa troupe.

Chef de bataillon DAVID, 110^e d'infanterie : a pris part à tous les combats dans lesquels le régiment s'est trouvé engagé. S'est particulièrement fait remarquer le 17 septembre à l'attaque d'une position. A payé largement de sa personne en conduisant lui-même une de ses unités sur la ligne de combat.

Lieutenant LEROY, 43^e d'infanterie : attitude particulièrement brillante au feu depuis le début de la campagne. A peine guéri d'une blessure grave, est revenu sur le front prendre le commandement d'une compagnie et s'est distingué tout particulièrement au combat du 6 novembre, où il a reçu deux nouvelles blessures.

Chef de bataillon BROQUETTE, 110^e d'infanterie : blessé le 12 septembre d'une balle qui a traversé le tronc. A fait preuve d'énergie et de courage en maintenant les éléments sous un feu intense de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts.

Capitaine BERTHOMIEU, 44^e d'infanterie : ancien de service. Grièvement blessé. A été amputé.

Capitaine ARDISON, 63^e bataillon de chasseurs alpins : officier de valeur, très énergique. A très bien commandé sa compagnie au feu ainsi que le bataillon. Grièvement blessé.

Capitaine GAUTRUQUE, 235^e d'infanterie : blessé le 17 octobre, est resté au commandement de sa compagnie sans vouloir se faire soigner. Evacué à la fin du combat, dans la soirée, n'est resté que quatre jours à l'ambulance, et a repris son commandement.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire:

Capitaine GUÉDON, 136^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle qui a le mépris du danger et a toujours échappé aux coups comme par miracle. A pris part à tous les combats depuis le début de la campagne, et s'y est fait remarquer par son admirable attitude au feu.

Capitaines GENT, 59^e d'infanterie; CHENOT, 32^e; DESNOS, 47^e; CAUDELET, 65^e; GUEYDON DE DIVES, 61^e; MICHEL, 102^e; MENU, 153^e; GUERBER, 55^e; MOREAU, 79^e; LEMENESTREL, 95^e; DE NERVO, 54^e; CHENU, 128^e; TESSIER, 5^e tirailleurs (Maroc); BESSE, hors cadres (Maroc); MORTIER, service des renseignements (Maroc); MARROT, hors cadres (Maroc); DHERS DE MIQUEL, 1^{er} étranger (Maroc).

Lieutenant ARLABOSSE, 2^e étranger (Maroc). Chef de bataillon BECKER, 1^{er} rég. de tirailleurs (Maroc).

Capitaine COUTANCE, 1^{er} rég. étranger : blessé au cours d'un rude combat sous Taza, n'a cessé de commander et de diriger sa compagnie avec une énergie admirable.

Capitaine d'infanterie RACT-BRANCAZ : a pris part à toutes les opérations de guerre au Maroc occidental en 1914. Blessé, le 26 avril, à Ain-Zerga, et, le 13 novembre, à El Herri. A contribué dans ce dernier combat, quoique blessé, à sauver un convoi violemment attaqué par les Marocains.

Lieutenant SAUZEY, 1^{er} étranger : grièvement blessé dans un combat contre les Riataas, a donné à la section un exemple magnifique de force d'âme et de courage.

Sous-lieutenant GEYSEL, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omram, a entraîné sa section à la baïonnette avec un élan admirable. Blessé dans cette attaque, a refusé de quitter le combat et a continué à commander ses hommes avec une superbe énergie.

Lieutenant PIQUEMAL, 8^e tirailleurs : sérieusement blessé au cours d'une surprise près d'un village, a néanmoins assuré la mise en sûreté du détachement dont il avait la surveillance avec la plus intelligente abnégation.

Capitaine BJORRING, 1^{er} étranger : au combat de Sidi-Omram, a été admirable de décision, de mépris du danger, se jetant à plusieurs reprises au milieu des Marocains pour arracher de leurs mains des soldats blessés.

Sous-lieutenant MOREAU, 1^{er} étranger : au combat du 10 août, sous Taza, a porté sa section en avant sous un feu violent et sur un terrain très exposé. Sérieusement blessé, a conservé le commandement de sa section, donnant à ses hommes le plus bel exemple par son attitude énergique et son sang-froid.

Capitaine BLANC, troupes auxiliaires marocaines : déjà proposé plusieurs fois pour la croix; au combat de Zireg, près de Koudiat el Biad, le 26 juillet, alors que ses deux lieutenants et une trentaine d'hommes de sa compagnie étaient hors de combat, s'est prodigué sans souci du danger, a reformé et lancé en avant à nouveau sa compagnie pour achever la déroute des Marocains.

Sous-lieutenant AMARA BEN HASSIN, 4^e tirailleurs indigènes.

Sous-lieutenant MOHAMED BEN FREDJ, 8^e tirailleurs indigènes.

Chef de musique MERIGEAULT : très bon serviteur, très méritant.

Adjudant-chef GUIBERT, 1^{er} étranger : déjà médaillé pour faits de guerre, atteint de deux blessures au combat de Sidi-Omram, a porté secours à son commandant de compagnie blessé, et n'a cessé de commander sa section que lorsque ses forces l'ont abandonné.

Adjudant DUPRAT, 5^e tirailleurs indigènes : déjà médaillé pour faits de guerre et blessure, a été de nouveau blessé au combat d'El-Herri en défendant son chef de bataillon blessé, dans les circonstances les plus critiques, tous les officiers de la compagnie étant tombés et les munitions épuisées.

Sous-lieutenant HANNOUCHE SAID BEN ABDEL KADER BELHADJ KADOUR, 2^e tirailleurs (Maroc).

Sergent ALI BEN SACCI, 8^e tirailleurs : légèrement blessé à la hanche au combat du 21 septembre, n'a pas quitté la demi-section qu'il commandait. Blessé le lendemain d'un éclat d'obus au talon, puis d'une balle qui lui a traversé le mollet, a continué à marcher jusqu'au moment où une deuxième balle lui a traversé les deux cuisses au-dessus du genou et l'a mis dans l'impossibilité de se tenir debout.

Capitaine d'infanterie LAMBLLOT.

Sergent LOREILLE, 36^e d'infanterie : titulaire de la médaille du Maroc. S'est présenté volontairement pour aller en patrouille déterminer l'emplacement de l'ennemi qui jusqu'alors avait infligé des pertes sérieuses à toute troupe l'approchant. A montré dans ces circonstances une énergie et une audace extraordinaires.

Adjudant-chef DUFAURE, 1^{er} zouaves : le 8 septembre, a fait preuve du plus grand courage. Agent de liaison, chargé en cette qualité de porter un ordre sous un feu violent, a continué sa route après avoir eu sa bicyclette brisée par un éclat d'obus. A été lui-même contusionné, sans pour cela aller se faire panser à l'ambulance.

Soldat VILLARD, 2^e zouaves : au combat du 14 septembre, au cours d'une violente rafale d'artillerie qui venait de faire cinq blessés autour du capitaine couché avec les hommes, n'a pas hésité à couvrir de son corps cet officier pour le garantir des éclats d'obus. Depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner l'exemple de la bonne humeur et de l'entrain.

Sergent KERO, 36^e d'infanterie : en tête de sa demi-section, a chargé l'ennemi à la baïonnette. Entraîné par son ardeur et entouré par les réserves ennemies, n'a réussi à gagner les lignes françaises qu'en se frayant un passage à coups de baïonnette et en faisant exécuter un feu violent à bout portant sur l'ennemi par quelques hommes qu'il avait rassemblés.

Soldat RESTOUT, 36^e d'infanterie : agent de liaison, a montré un courage exceptionnel en traversant dix fois par jour et pendant deux jours pour porter des comptes rendus, un terrain battu, d'une façon intense et continue par les balles et les obus, sur lequel gisaient morts et blessés.

Soldat LATROUITE, 36^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour aller reconnaître l'ennemi de nuit, à travers une première ligne ennemie. S'est heurté à une deuxième ligne, a rejoint la compagnie en traversant la première ligne sous une grêle de balles, et a rapporté des renseignements qui se sont vérifiés.

Caporal LEGIGAN, 36^e d'infanterie : courage exceptionnel depuis le commencement de la campagne. A subi tous les dangers résultant des fonctions d'agent de liaison entre le régiment et la brigade pendant les journées des 15, 16 et 17 septembre.

Caporal PARIS, 125^e d'infanterie : commandant une flanc-garde chargée de couvrir une reconnaissance qui tentait de nuit un coup de main sur un village occupé par l'ennemi, s'est porté résolument et avec décision à la baïonnette malgré une vive fusillade sur un poste ennemi qui venait de tuer ou blesser six des nôtres. A contribué à le bousculer, à le rejeter dans une cave et à le capturer.

Adjudant-chef TELLE, 287^e d'infanterie : s'est particulièrement fait remarquer par sa belle conduite au combat du 15 septembre. Le 17 septembre a été blessé à la hanche.

Sergent-major MARGERIE, 5^e d'infanterie : au combat du 23 août, a eu le pied gauche traversé par une balle. A rejoint le 20 novembre, dès sa guérison. Excellent chef de section, donne l'exemple du courage et du devoir.

Adjudant RENUCCI, 110^e d'infanterie : chef de section de mitrailleuses depuis deux mois, a installé et maintenu sa section à 150 mètres de l'ennemi. Dans plusieurs circonstances, par son attitude énergique, par l'emploi judicieux de son feu au moment où l'ennemi déclanchait un tir rapide et violent sur une tranchée, a donné à ses mitrailleurs et aux hommes placés dans son entourage un bel exemple de calme et de fermeté.

Soldat BURGALLAT, 43^e d'infanterie : a donné un bel exemple de bravoure et de sang-froid, le 17 octobre, au cours du bombardement violent d'un poste de secours, ne quittant l'établissement qu'après le départ des derniers blessés et après s'être assuré que tout le matériel sanitaire avait été emporté. A été, au moment de son départ du poste de secours, atteint d'une blessure très grave.

Adjudant CHAZOT, 127^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint le front depuis le 6 novembre et n'a cessé de montrer dans divers engagements les plus belles qualités comme chef de section.

Adjudant DEFOSSE, 348^e d'infanterie : blessé grièvement de deux éclats d'obus à l'épaule et d'une balle à la tête, est resté à la tête de sa section.

Adjudant-chef DEROO, 348^e d'infanterie : blessé à la cuisse par un éclat d'obus, est revenu au régiment à peine remis de sa blessure, laquelle nécessite encore des soins. Apporte à son service de belles qualités d'énergie, de vigueur et d'entrain.

Adjudant-chef LAPORTE, 6^e d'infanterie : a été blessé grièvement le 24 août. A dû subir l'ablation d'un œil.

Adjudant-chef ARNOUX, 144^e d'infanterie : a donné, comme chef de section, des preuves de sa vaillance à différents combats, notamment le 29 août, où il a été blessé grièvement.

Adjudant-chef BONNEAU, 123^e d'infanterie : excellent chef de section. S'est distingué par son courage et son énergie à la tête de sa section aux combats des 29 et 30 août où il fut grièvement blessé.

Sergent BATLE, rég. de chasseurs indigènes : s'est fait remarquer par son dévouement et sa bravoure. Blessé le 6 septembre.

Soldat ABDALLAH BEN MEKKI, rég. de chasseurs indigènes : s'est fait remarquer par sa belle attitude au feu. S'est signalé aux combats des 5, 6, 14 et 16 septembre. Remarquable soldat.

Chasseur MOKTAR BEN MOHAMED : blessé à deux reprises, est resté à son poste et a voulu continuer son service. Bon et brave soldat.

Soldat AOMAR BEN MOHAMMED, rég. de chasseurs indigènes : brave soldat, blessé deux fois, n'a pas voulu être évacué.

Soldat BOUDJEMA BEN MAHJOUR, rég. de chasseurs indigènes : bon et brave soldat. Blessé deux fois.

Sergent MOHAMED DERDOUR, rég. de chasseurs indigènes : excellent et ancien sous-officier, s'est fait remarquer par son dévouement et sa bravoure. Blessé le 16 septembre.

Caporal MAHMOUD BEN MOHAMED, rég. de chasseurs indigènes : d'un dévouement à toute épreuve, a été blessé le 5 septembre, en portant ses hommes en avant.

Sergent ALI BEN HADJ ABDALLAH TOUNSI, rég. chasseurs indigènes : blessé au début du combat du 5 septembre, a conservé le commandement de sa section, l'a poussée à diverses reprises sous un feu violent, ne s'est fait panser que le soir.

Sergent-major CORNU, 42^e d'infanterie : au combat du 19 août, a entraîné vaillamment sa section sous un feu violent venant d'ennemis invisibles cachés dans les vergers et les maisons et a donné à tous ses hommes un grand exemple de bravoure.

Sergent VANNEROT, 350^e d'infanterie : chef d'une patrouille dirigée la nuit sur un village occupé par l'ennemi, a attaqué avec beaucoup de bravoure et de décision et a assuré l'occupation de la localité par le bataillon dont il faisait partie.

Soldat LALOUE, 29^e bataillon de chasseurs cyclistes : dans une violente attaque contre l'état-major du corps de cavalerie a tenu tête courageusement, avec trois camarades, pour sauver son général blessé à mort.

Adjudant réserviste HENRY, 318^e d'infanterie : s'est porté en avant sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie pour rapporter un officier blessé resté en arrière. Conduite très brillante depuis le début des opérations.

Adjudant VAYSSAIRE, 3^e zouaves : au combat du 17 novembre, a conduit avec une extrême énergie et beaucoup d'entrain sa section dans le combat corps à corps pour la défense des tranchées, et a contribué par son action personnelle à repousser l'ennemi.

Sergent AUBIJOU, 47^e bataillon de chasseurs : venu des sapeurs-pompiers, s'est dès son arrivée fait remarquer par son énergie et sa bravoure communicative. A été blessé le 17 novembre en effectuant une reconnaissance en avant du front.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.